
Les Etoiles Tombées du Ciel

(Hervé Thro)

Les toits luisaient dans l'obscurité. L'averse du début de soirée avait saupoudré la ville d'une pellicule suintant d'humidité qui, maintenant que la nuit s'était installée, scintillait de reflets bleutés. Il semblait que la cité toute entière ait été vernie de diaprures métalliques, ses trottoirs lustrés de rutilances argentées, ses pavés laqués d'irisations mauves, ses façades moirées de chatoiements et de miroitements aux tons pastels et ses nombreuses fenêtres reluisaient de brillances obscures.

Piero contemplait ces reflets qui jouaient dans l'ombre. Les réverbères n'éclairaient que le sol luisant comme si une main géante avait lavé les rues de la poussière quotidienne. La ville faisait peau neuve cette nuit.

Perché sur son promontoire, une simple éminence qui avançait dans la nuit douce, juste un bout de toit qu'il atteignait en s'extirpant de la mansarde de son étroite chambre, il nourrissait son regard de tous les toits arrosés qui scintillaient dans la nuit noire. Il aimait ce calme nocturne, attendant patiemment que se lève la compagne de tous les esseulés du monde, l'amie des solitaires, l'alliée des délaissés et la consolante des abandonnés.

Elle apparut, déjà haute dans ce ciel d'encre. Un dernier nuage à la traîne s'écartait comme on soulève doucement un drap sur le corps de soie d'une jeune femme endormie.

Elle n'était ce soir qu'une simple virgule dans les cieux ténébreux. Dans dix jours, plus exactement dix nuits, elle illuminerait le firmament de toute sa puissance, faisant naître des ombres inédites au cœur de la nuit, éclairant d'une lueur pâle et douce les rues baignées de la lumière orangée des lampadaires jusqu'à minuit. On avait en effet décidé d'éteindre l'éclairage public aux douze coups de minuit.

Piero soupira de contentement. Il aimait profondément cette amie fidèle, d'une exactitude horlogère. Chaque nuit, elle était présente, là, au rendez-vous des cœurs brisés, des âmes en peine, des solitudes voulues ou subies, des nostalgies et des

espérances, passant de la pommade sur les bleus au cœur, atténuant les difficultés de l'existence que chacun riche ou pauvre, doit endurer un moment ou un autre. Elle réconfortait l'insondable tristesse des esprits chagrins, apaisait les douleurs de la vie, cicatrisait les blessures du destin, calmait l'impénétrable mélancolie des âmes abandonnées, adoucissait les afflictions les plus obscures. Une confidente, une sœur. Le soutien à tous les handicapés des sentiments.

D'aucuns prétendaient que c'était la planète qui lui faisait de l'ombre selon un cycle d'un court mois. Des pédants qui péroraient du haut de leur suffisance, des scientifiques en blouse blanche et à l'esprit étriqué, des cartésiens de tous poils ne voyant dans une flaque d'eau qu'une flaque d'eau et non le miroir du ciel, des Monsieur-je-sais-tout qui rivaient le clou à tous ceux qui osaient sortir des pointillés de l'existence, enfin tous ceux qui ont des chiffres dans leur cerveau et un morceau de bois à la place du cœur.

Piero savait bien, lui, l'exacte vérité. La grande et belle demoiselle qui éclairait les nuits des poètes et des rêveurs était une grande timide. Il lui fallait plusieurs nuits pour se dévoiler entièrement et, lorsqu'elle se montrait dans la rondeur totale de ses atours, elle se dépêchait de cacher à nouveau ses trésors lunaires quand elle ne dissimulait pas son éclat de nacre derrière de lourds nuages, d'épaisses brumes ou voilée par un mince brouillard.

Piero aimait se confier à cette compagne intime. Il lui disait ses peines et ses douleurs mais aussi ses attentes, ses rêves et ses espoirs. Il parlait, seul dans la nuit, et ses mots chuchotés s'élevaient vers l'astre compatissant, miséricordieux et généreux, se mêlant aux longues plaintes des matous du quartier qui donnaient régulièrement pareilles sérénades au clair de lune. Pourtant ce soir il lui semblait que tout était différent.

L'éclat de cette mince virgule pareille à quelqu'un qui n'aurait entrouvert qu'à peine une porte afin de scruter une pièce sans éveiller de soupçon était cependant plus brillant que d'habitude. Il lui fallut quelques longues minutes, juste le temps de se laisser imprégner de cette atmosphère nouvelle, de ressentir cette

infime différence dans la nuit noire et d'organiser ses pensées pour qu'il comprenne que quelque chose n'allait pas. Il examina plus attentivement que jamais le ciel où la virgule lunaire semblait bien seule. L'obscurité était insondable, éternelle, abyssale.

C'est alors qu'il comprit. A terre, sur le pavé encore humide et sur les trottoirs suintant gisaient des milliers d'étoiles. Elles avaient perdu leur éclat et se répandaient au sol comme lors d'un matin d'hiver lorsque le gel emprisonne les branches des arbres et raidit l'herbe tendre. Mieux: l'image d'un lendemain de carnaval lui revint instantanément. Les rues étaient parsemées de millions de confettis collés à la chaussée.

Une silhouette marchait sur ce verglas astral en essayant de camoufler le bruit que faisaient ses pas sur les étoiles déchues, le bruit d'un biscuit qui s'effrite. Au coin de la rue, elle s'arrêta, leva la tête pour constater tout comme Piero venait de le comprendre que, cette nuit, toutes les étoiles du ciel étaient tombés aux pieds des hommes.

Piero officiait comme ramasseur de débris. Tous les matins, sauf les Dimanches, il endossait sa tenue de collecteur, une combinaison couleur de perle avec deux bandes vertes qui couraient le long de ses épaules, fuyaient vers ses poignets et tombaient sur ses flancs pour se prolonger le long de ses jambes jusqu'aux chaussures à semelle épaisse qui ne faisaient aucun bruit quand il arpentait la cité.

Il était chargé, tout comme les deux cent quarante neuf de ses collègues, de débarrasser la cité de ses impuretés. Il ramassait les déchets que les personnes n'ayant pas un sens citoyen trop développé laissaient par terre, emballages de toutes sortes, de toutes formes et de toutes grandeurs, papiers froissés, déchirés ou pliés, pelures de fruits, boîtes diverses et variées. Lorsqu'il trouvait un objet qui put représenter une certaine valeur, il le conservait pour l'emporter à la salle des objets perdus car il n'y

avait pas que des gens à l'esprit citoyen déficient. Il y avait aussi des distraits, des quantités d'étourdis et quelques rêveurs diurnes qui perdaient parfois leur portefeuille, leur montre, un mouchoir brodé, un titre de transport non validé, un trousseau de clés, un livre, plus rarement leurs désirs et leurs illusions ou encore toute une multitude d'objets hétéroclites et biscornus dont Piero se demandait parfois l'utilité.

Piero sillonnait les rues de la cité selon un circuit bien établi afin de ne pas empiéter sur le territoire de ses collègues qui, tout comme lui, nettoyaient inlassablement les rues et les trottoirs. Il était chargé de collecter les mauvaises odeurs qui persistaient parfois, spécialement les jours torrides du cœur de l'été. Il fallait avoir un bon nez pour effectuer ce métier. Piero pouvait repérer une odeur désagréable à deux pâtés de maisons de distance. Les émanations carboniques des véhicules qui consommaient encore des carburants à base de pétrole agressaient son appendice nasal mieux qu'une piqûre de guêpe. Il pouvait aussi repérer les effluves animales des déjections canines qui empestaient les trottoirs bien que depuis quelques années les propriétaires d'animaux à quatre pattes se soient pliés à une toute gymnastique: ils récupéraient eux-mêmes les excréments produits par une nourriture trop riche. Piero n'aimait pas trop nettoyer les étrons aux formes bizarres. Il devait prélever l'excrétion à l'aide de pinces spéciales et aspirer en même temps l'odeur dégagée. Double travail en fait. Il traquait aussi les relents ammoniaqués de produits chimiques divers, les remugles des végétaux en pourriture, spécialement à l'automne ou les lendemains des jours de marché. Il pourchassait les pestilences émises on ne sait ni comment ni pourquoi ni par qui, il débarrassait l'air de fumets infectes, répugnants, dégoûtants, chassait les bouffées fétides et écœurantes, les vapeurs immondes et sordides. Bref, il purifiait la ville des puanteurs de toutes sortes.

Il se munissait d'une pipette qu'il actionnait d'un léger mouvement du poignet. L'effluve restait prisonnière d'une bouteille, la fiole aux émanations nauséabondes. Les gaz emprisonnés prenaient alors des couleurs fortes, allant du vert

bouteille au mauve indélébile en passant par toutes les nuances de marrons pourris et quelquefois des violets vengeurs jusqu'aux pourpres sanguinaires. Piero s'amusait des heures à regarder les couleurs s'affronter, enfermées dans la petite fiole. Il devait également absorber les bruits dissonants, agressifs, discordants. Le cri strident d'un bébé affamé, l'aboïement intempestif d'un chien errant, tous les cracks, les splash, les ploufs et les crricks. Le grondement des engins à moteur, l'éclat du verre qui se brise, les explosions de toutes sortes. Mais ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était de gommer les fausses notes. Elles naissaient n'importe où à n'importe quel moment. D'une chambre où un apprenti musicien s'exerçait des heures durant, effectuant des gammes rébarbatives; au beau milieu d'une chorale qui répétait inlassablement le même canon; parmi les nombreux participants d'une fanfare riche en cuivres ou encore des lèvres de cette jeune fille qui entonnait un air à la mode, écorchant un fa dièse ou un la majeur. Les ouvriers aimaient à siffler des ritournelles pour se donner du cœur à l'ouvrage. Vitriers, peintres, maçons, charpentiers, Piero les connaissait tous et n'hésitait pas à emprisonner le moindre couac dans un autre flacon, celui des bruits intempestifs. Il utilisait une sorte d'aspirateur à sons qu'il tenait accroché à sa ceinture, côté droit, le côté gauche était réservé à la pipette à odeurs. Les deux fioles étaient disposées dans son dos et se remplissaient au fil des heures.

Piero aimait son travail. Il se sentait utile et avait la satisfaction de rendre à la ville sa bonne odeur de ville et permettre aux différents sons une harmonie de symphonie. Mais on ne le remarquait pas. Il est des métiers qui semblent transparents. L'homme au guichet, la caissière du supermarché, le conducteur de bus, le gardien d'immeuble, le réceptionniste d'hôtel et tant d'autres. Ils sont là. Ils rendent la vie plus facile, plus aisée. Mais personne ne fait attention à eux. Ils font partie du décor. Ils semblent avoir été toujours là, à leur place. On ne remarque pas quand on les remplace, mais on est désorienté lorsqu'ils sont absents. De toute façon, ils ne sont jamais absents.

Piero sillonnait ainsi chaque jour, sauf les Dimanches, son

quartier selon un parcours précis qu'il mettait un peu de fantaisie à chambouler. Un matin, il partait dans l'autre sens, le lendemain il commençait par la grande place pour finir par la ruelle des Ames Mortes, un autre jour il attaquait son périple en suivant le côté droit de l'avenue des Prisonniers Libérés sur Bonne Parole puis remontait le cours des Cieux Profonds avant de s'embourber dans un taillis de ruelles étroites qui ne laissaient pas passer les rayons du soleil. Il appelait cet endroit les Ombres Eternelles mais les venelles avaient toutes des noms bien précis: l'impasse des Rivières à Sec, la rue des Graciés de l'An Trente, celle des Jeunes Filles à Marier et, une que Piero aimait tout particulièrement, la rue des Eaux Endormies.

Au numéro vingt cinq A prime se tenait un bâtiment à la façade de verre, reflétant ainsi le numéro vingt quatre C Tierce qui n'était autre que l'annexe de la grande bibliothèque. Là, deux douzaines de jeunes femmes s'affairaient été comme hiver sur de longs balcons. En y regardant de loin, on aurait pu croire qu'elles apprenaient à de jeunes oiseaux comment voler ou rééduquaient les volatiles blessés à battre de leurs ailes endommagés. Cela n'aurait rien eu d'étonnant. Piero connaissait bien son ami Ulysse qui accompagnait la convalescence des animaux brisés, quelque part dans un coin du jardin des plantes. Il recueillait les animaux qui avaient été soignés par des spécialistes, vétérinaires au bistouri facile et au scalpel maîtrisé. Il redonnait confiance à l'animal, lui réapprenant à voler, à nager, à courir, à bondir, à chasser ou à fuir selon les circonstances. Tel était Ulysse, le rééducateur des animaux blessés.

Mais en face du grand bâtiment à la façade de verre, sur ces interminables balcons ensoleillés où soufflait constamment une légère brise, les jeunes femmes ne manipulaient aucun animal. Elles aéraient les livres.

Et parmi toutes ces jeunes femmes, il y en avait une que Piero ne se lassait jamais de contempler. La façade vitrée en vis-à-vis lui permettait de le faire sans qu'on sache, sans qu'elle sache, qu'il la détaillait à chaque fois qu'il arpentait le quartier.

C'était une créature délicieuse, élancée, ses cheveux noir de jais

étaient si fins que le moindre soupir de vent les faisait onduler doucement. Ses gestes surtout étaient empreints d'une grâce qui n'avait pas d'équivalent au monde. Le battement d'ailes du papillon, les pirouettes des libellules, les bonds du dauphin, la délicatesse de la gazelle, même la virtuosité de l'aigle royal ou l'agilité du chamois ne pouvaient entrer en concurrence avec les mouvements délicats et graciles avec lesquels *elle* manipulait les ouvrages les plus rares. On aurait dit qu'*elle* accompagnait la respiration de l'ouvrage. *Elle* n'avait jamais de geste brusque, savait tenir le livre avec fermeté sans l'écraser.

Aérer les livres n'était pas un travail à la portée du premier venu. C'est pour cette raison qu'on employait que des femmes. Elles avaient la douceur nécessaire pour ne pas abimer les pages en les tournant. C'était tout un art. Il fallait laisser virevolter les feuillets pour que les mots se gorgent d'air en prenant soin de ne pas aller trop vite car ils s'asphyxieraient dans un tel marathon mais suffisamment pour que l'air pénètre bien au cœur des chapitres, parmi les strophes, à l'intérieur des phrases. Les recueils de poésie étaient les plus délicats et on les lui confiait souvent. Mais *elle* avait une passion pour les romans fleuves, en particulier ceux du XIX^e, où les héros révèlent de grands sentiments. Lorsque au programme de la journée se présentaient Dickens, Balzac, Tolstoï ou Hugo, *elle* rayonnait.

Elle saisissait fermement la tranche reliée de cuir. Puis, d'un index précis, elle soulevait l'épaisse couverture où n'apparaissait que le titre et le nom illustre de son auteur, désormais gisant six pieds sous terre, du moins ce qu'il pouvait en rester, quelques kilos d'ossements. Mais son œuvre était là, resplendissante. Elle avait traversé les années sur un rayonnage quelconque, dans un des sous-sol de l'immense bibliothèque, entourée d'anonymes ou d'encore plus réputés auteurs, noyée dans la masse de la Littérature avec un grand L. Il était temps de prendre l'air.

Les pages de garde ne présentaient pas d'intérêt, étant dénuées de mots, de ceux qui étaient nés sous la plume d'un maître et qui continuaient à faire rêver des millions de gens tandis que leur auteur pourrissait pour l'éternité. Passé le titre, *elle* ralentissait

le mouvement d'un imperceptible déplacement du poignet. Les pages commençaient alors à s'épanouir sous les doux rayons du soleil d'automne. C'était la meilleure lumière pour cet exercice. On réservait les chefs d'œuvre à cette période, tout comme on n'ouvre un grand cru que lors des grandes occasions. *Elle* attendait Octobre avec impatience, heureuse de retrouver ses héros. Car c'était plus fort qu'*elle*, *elle* ne pouvait s'empêcher de jeter un regard sur le texte immortel. *Elle* lisait tout en aérant le recueil. Et *elle* plongeait dans un autre univers, un monde grandiloquent et magique où la mièvrerie était absente, où les sentiments éclataient au grand jour. Les passions secouaient les héros et faisaient battre son cœur à *elle*. Les méprisables avaient cette grandeur qui fait que lorsqu'on les déteste, on ne peut s'empêcher d'y trouver aussi une certaine admiration. Les odieux, les ignobles, les hideux qui parsemaient les chapitres avaient une grandeur dans la décadence. Les héros maudits avaient du panache, la déchéance des vaincus était sans fond. Les héros pouvaient alors, par contraste, devenir des Dieux. *Elle* se repaissait de cette grandeur des sentiments qu'*elle* ne trouvait plus dans la vie de tous les jours. Il lui semblait que le moule était cassé. Aucun homme n'arrivait à la cheville du plus bas des héros de ses romans préférés. Quant aux héroïnes, elles étaient fatales, vénéneuses, empoisonnées ou bien pures, immaculées, angéliques au cœur tendre. L'amour allait de pair avec le désespoir. Et au fil des pages, *elle* ne pouvait plus s'arrêter de dévorer Anna Karénine ou De Grandes Espérances. Pour tout dire, *elle* vivait dans un monde de mots, des mots plus vieux que le grand père de son grand père qui plus est.

Piero ne savait pas tout ça. Il ne savait pas sa passion à *elle* pour les textes d'avant, pour ces envolées lyriques, ces héros romantiques qui n'existent que dans les chefs d'œuvre impérissables. Il ne connaissait que son amour à lui, pour *elle*.

L'avait-*elle* remarqué?

Pas le moins du monde. Piero, tout comme ses deux cent quarante neufs collègues, était invisible, transparent. D'autant plus aux yeux de celle qui aimait regarder le ciel plutôt que plonger son regard au raz du pavé que Piero s'évertuait à

nettoyer des débris, des mauvaises odeurs et des bruits disgracieux.

Cela ne le rendait pas malheureux. Il avait tout le loisir d'admirer le reflet de celle pour qui son cœur battait sans qu'elle puisse s'en rendre compte chaque fois qu'il longeait cette rue. Piero souffrait d'une timidité qui le retenait dans ses audaces, en particulier celles qui concernaient les sentiments. Souffrir n'est pas exactement le bon terme pour qualifier ce que Piero ressentait vis-à-vis de ce que l'on nomme abusivement timidité mais qui n'était qu'un manque de confiance en lui enrobé d'une modestie que son métier transparent renforçait malgré lui. Il s'accommodait fort bien de cette réserve.

Il n'avait jamais été meneur en quoi que ce soit, laissait volontiers sa place aux personnes dans le bus, s'effaçait devant les honneurs, si modestes soient-ils. Il n'aimait pas être en pleine lumière et n'était jamais aussi gêné que lorsqu'il était le centre d'intérêt d'une assemblée, aussi restreinte soit-elle. Heureusement pour lui, cela arrivait très rarement. Presque jamais.

Piero n'avait plus ses parents, disparus on ne sait trop comment et cela n'a guère d'importance finalement quand il n'était encore qu'un petit enfant. Il avait alors été élevé par de lointains cousins avec qui il n'avait aucun atome crochu. Il ne voyait donc jamais le peu de famille qu'il lui restait. Ses amis se comptaient sur les cinq doigts de sa main gauche, parce que sa main droite n'en comptait que quatre. Une excentricité génétique ne lui avait fait pousser que quatre doigts et, à l'exception du pouce, ils étaient tous les trois identiques, de même longueur et d'un diamètre égal si bien qu'il ne possédait ni index ni majeur ni annulaire et pas d'auriculaire. Ils étaient tous les trois interchangeables. Personne, pas même lui, ne pouvait dire quel était le doigt qui manquait.

Piero arpentait son quartier quadrillé de rues tous les matins sauf le Dimanche, de l'aube jusqu'à midi. Ainsi il avait toutes ses après-midi libres. Alors, il flânait le long du canal, à l'ombre de l'immense allée de platanes ou errait sans but dans les immenses parcs qui formaient de magnifiques taches vertes lorsqu'on les

observaient du ciel. De véritables verrues de nature, des oasis au milieu d'un entrelacs de rues et d'avenues quadrillant des milliers de toits couverts de tuiles ou d'ardoises, certains bardés de panneaux solaires. Mais cette vision de la ville, Piero n'avait jamais pu la contempler. Il n'avait jamais pris l'avion.

Non par peur. Piero n'était pas sujet au vertige et il savait qu'il n'y avait pas plus de risque à flotter en l'air qu'à se baigner dans un fleuve puissant, que de traverser un boulevard à l'heure de pointe ou se faire attaquer par un animal sauvage. Il n'en avait jamais eu l'occasion, voilà tout. Il n'avait pas la passion des voyages. Ses petites promenades au bord de l'eau ou sur le pelouse tendre des grands parcs soulageaient complètement ses envies d'ailleurs.

On ne peut tout de même pas qualifier sa vie de terne. Humble sans doute, mais pas fade. Dans son petit studio situé sous les toits, une étrange collection occupe tout un pan de mur et gagne peu à peu du terrain sur les trois restants. Des milliers de coquillages de toutes les formes, toutes les dimensions et aux couleurs allant du beige à l'ocre. Des trophées qu'il récupère lors de sa tournée de nettoyage de détritrus. Comment ces carapaces maritimes peuvent venir s'échouer en plein centre ville, cela reste un mystère que nous ne tenterons pas d'expliquer ici.

Ce matin-là, il extirpe de sa poche une minuscule coquille ressemblant à une aile de papillon, une mosaïque couleur de sable sur un fond noir bleuté. Il le tient délicatement entre son pouce et l'un de ses trois doigts identiques et l'examine avec attention. Depuis qu'il a entrepris cette collection, il connaît par cœur tous les crustacés qui figurent sur son pan de mur et même tous ceux dont il n'a pas eu encore l'occasion de tenir entre ses doigts. Il inspecte, considère, évalue, estime, apprécie, suppute. Il y a fort à parier qu'il s'agit cette fois d'un cône marbré, qu'on nomme aussi cône damier car ses dessins font penser à un échiquier déformé ou cône du pacifique. Très rare. A se demander comment l'animal marin plus habitué aux mers chaudes de l'hémisphère sud a pu atterrir dans le caniveau où il l'a pêché ce matin.

Alors, Piero attrape délicatement le Grand livre des Crustacés de nos Plages et nos Rivages qui trône sur une étagère juste entre son Atlas des Lieux Spectaculaires et Anonymes du Monde et son Dictionnaire des Célébrités et Inconnus de l'Histoire. Ce sont ses trois seules lectures. Exhaustives dans leur domaine et très certainement indigestes pour la majorité des individus, Piero aime à s'y plonger de temps à autre. On a les voyages que l'on souhaite.

Il recherche avidement la bonne page afin de découvrir le nom de sa nouvelle acquisition. Il n'avait pas tort, c'est bien ça: *Conus Marmoreus*. Un rare gastéropode se nourrissant de ses congénères et pourvu d'un minuscule harpon pouvant inoculer un venin puissant, parmi les plus dangereux du monde, pouvant même causer la mort d'un homme. Pas de danger pour Piero puisque l'animal a disparu depuis belle lurette, ne laissant en guise de squelette que sa coquille aux formes géométriques imparfaites. A l'âge adulte, l'animal peut mesurer jusqu'à quinze centimètres, là la coquille ne dépasse pas l'épaisseur de ses trois doigts identiques. Surement un bébé.

Avec une précaution extrême, il dépose une goutte de colle forte à l'extrémité du caillou de calcaire et le dispose à une place encore libre sur le mur en orthographiant scrupuleusement son nom scientifique, en latin, juste au-dessous.

Conus Marmoreus.

Piero n'était pas franchement laid. Si ses traits n'avaient pas la finesse des jeunes premiers, ils ne soulignaient pas une difformité hors normes. Sa bouche était évidemment trop grande pour un menton trop petit. Son front inexistant n'était point caché par des cheveux qu'il s'employait à maintenir à une longueur n'excédant pas trois doigts. Il ne portait ni barbe ni moustache et ses dents n'avaient pas la régularité des sourires dentifrices. Ses oreilles trop petites n'équilibraient en rien l'ensemble. Il n'était qu'un homme identique à tant d'autres, ne se différenciant ni dans la beauté ni dans la laideur. Commun. Quelconque. Banal. Ordinaire. Insignifiant.

Ce matin-là, Piero s'éveilla comme tous les matins. Il s'étira dans son petit lit où les draps s'étaient une fois de plus emmêlés pendant son sommeil. Il arrivait parfois qu'il trouve des nœuds à l'aube. Cela lui prenait quelques longues minutes pour les résoudre.

Le jour pointait par la lucarne pratiquée dans le toit qui était la seule source de lumière de sa petite chambre de bonne. Tout en se grattant les cheveux, il prépara un grand bol de café et y trempa des tranches de pain qu'il faisait griller lui-même dans le petit four. Cela remplissait la pièce d'un agréable parfum croustillant de noisettes allié à l'odeur plus corsée des grains de café fraîchement moulus.

Piero adorait les parfums. Les naturels. Ceux de la vie courante. Ceux qu'on ne remarque pas, justement. Un fumet qui s'échappait d'une cuisine à l'heure du repas. Un goût de vanille qu'il croisait dans la rue sans savoir d'où il pouvait provenir. Jusqu'à la bonne odeur de cuir neuf qui suivait le passage d'une voiture de luxe. Ou bien celle de l'encre qui voletait lorsqu'on manipulait les larges pages du journal du jour. Il aimait les senteurs naturelles, bien entendu, mais n'avait guère l'occasion de les croiser, n'allant jamais à la campagne. Il respirait les parfums des fleurs et des arbres lorsqu'il parcourait les parcs de la ville. Les puissants arômes de vase en décomposition aux abords des points d'eau où une chorale de rainettes répétaient un opéra connu d'elles seules. L'odeur forte de l'humus dans les plates-bandes. Les émanations des fleurs gorgées de pollen. Les effluves portées ici ou là par le vent d'automne, une saison si riche en fragrances diverses et variées. Même les pierres avaient une odeur. Le calcaire sentait les falaises de la méditerranée, le granit avait un relent de métal, les schistes se paraient de molécules animales tandis que l'ardoise flairait les fruits rouges, la brique annonçait un fumet de four à pain et le grès semblait rappeler les senteurs de Quatorze Juillet.

Il terminait son petit déjeuner en croquant dans un fruit et, tout en finissant de mastiquer un quartier de poire ou un morceau de pêche, il passait son bol sous l'eau tiède qu'il laissait sécher sur

l'évier. Puis il enfilait sa tenue de collecteur. Une combinaison grise et terne, juste rehaussée de ces lignes vertes qui partaient de ses épaules et longeaient tout son corps jusqu'au bout de ses quatre membres.

Il sortait sur le palier sans tourner la clé de la porte. Il ne possédait pas de clés. Du reste, personne ne disposait d'un tel objet. Le concept même était inconnu. Aucune serrure sur aucune porte dans toute la cité. On poussait des portes qui s'ouvraient tout naturellement si on exerçait une pression suffisante.

Il n'y avait de toute manière aucun objet de valeur dans son antre, excepté sa collection de coquillages, mais ils étaient si bien collés au mur que le malfrat aurait eu plus vite fait d'emporter le mur entier avec lui et cela n'était pas à la portée du premier brigand venu.

Il y avait une explication à cette absence de clés. Il y a bien longtemps, les objets de la vie courante s'étaient mis en grève, incités et stimulés par celles qui fermaient alors toutes les portes et tous les coffres. Ils en avaient assez qu'on les traite comme des êtres inanimés alors qu'ils rendaient vraiment service sans jamais se plaindre. Ils ne supportaient plus ce mépris et cette indifférence mais surtout, ils redoutaient le moment où, devenus vieux et usés, ils étaient jetés sans ménagement, sans égards. Il arrive qu'un objet se brise en plein travail. Ce sont les risques du métier. C'est désolant, mais on s'y fait. En revanche, penser qu'on puisse comme un sale détritrus un objet qui, toute son humble vie, a donné le meilleur de lui-même était intolérable.

Ainsi, du jour au lendemain, tous les objets cessèrent de fonctionner. Les automobiles refusaient de démarrer. Les portes ne s'ouvraient plus. Le moulin à café ne ronronnait plus. Les lunettes devenaient opaques. Les vêtements refusaient de se plier et restaient de marbre, on ne pouvait les enfiler.

Ce fut une telle pagaille que les humains ne tardèrent pas à écouter leurs revendications. On devait dorénavant les traiter avec considération et respect. Ne jamais les martyriser même s'ils avaient des sautes d'humeur, mais cela n'arrivait jamais. On devait, enfin et surtout, être solidaire des objets usés. Ne plus

les jeter, mais les vénérer comme de vieux compagnons à la retraite bien méritée. Il fut aussi question de la question sensible du clonage. Les objets ne voulaient plus être fabriqués à la chaîne, sans amour. Ils étaient des objets libres, égaux et tous différents.

Puisque on ne pouvait plus se vêtir, ni absorber la moindre nourriture, à moins de n'utiliser que ses doigts et manger les aliments crus et non pelés. Puisqu'on ne pouvait se déplacer qu'en marchant et, pieds nus de surcroît. Puisque la cité était sclérosée et ne tarderait pas à s'ankyloser pour de bon, on accorda aux objets toutes leurs exigences. On ne fabriqua plus qu'à l'unité et avec amour, ce qui redonna aux personnes l'amour de leur travail. On ne jeta plus les vieux objets, à moins qu'ils ne soient brisés. On répara tous ceux qui pouvaient l'être. Et on considéra leur travail avec bienveillance et sans aucune arrogance de supériorité. Mais on prit bien soin d'éloigner les meneurs loin de toute civilisation. Les clés furent donc bannies et durent s'exiler très loin, au-delà du bord du monde, dans l'infini univers. Elles partirent, la tige fière et droite, anneau devant, panneton derrière, en file indienne et on ne les revit jamais.

Il descendait les trois étages sans y prendre attention. On aurait dit que ses pieds connaissent chaque marche de bois par cœur. Et c'était un peu la réalité depuis qu'il effectuait ce parcours chaque matin depuis près de dix ans.

Il poussait alors la lourde porte qui donnait directement dans la rue des Alouettes Endormies. Là, il avait le choix. Soit il partait à gauche et enchainait immédiatement son circuit par la ruelle des Sans Soucis, soit il longeait l'avenue des Cous Tordus pour parvenir au bord de la rivière. Ensuite il continuait sa tournée habituelle, dans un sens ou dans l'autre. Il y avait quelquefois des variantes, mais inmanquablement il mettait un point d'honneur et un grand plaisir à emprunter la rue des Eaux Endormies. Là, il faisait une pause, en contemplant le reflet de sa belle qui, à vingt mètres du sol sur un large balcon, aérail un imposant volume comme si elle apprenait au livre à voler.

Mais ce matin-là, il remarqua que quelque chose n'allait pas.
Sous son pas, le trottoir crissait.

Ce n'était donc pas un rêve.

La nuit dernière, les étoiles étaient vraiment tombées du ciel.
Toutes.

Sans exception.

Et elles recouvraient les pavés et les trottoirs, émettant le bruit tendre de la biscotte qu'on croque à belles dents lorsque le pas les foulait. Elles avaient perdu de leur éclat argenté et, comme des paillettes de gel, elles auraient totalement disparu avant midi. Piero leva instinctivement la tête, sachant pourtant qu'on ne pouvait observer les étoiles en plein jour. Les astres sont comme les animaux de la nuit: ils se reposent la journée. Une épaisse couche de nuages masquait la présence du soleil, unique étoile à travailler le jour et dormir la nuit.

Tout était gris. Les rues, les façades, les vitrines, les enseignes. Jusqu'aux feuilles des arbres qui, en toute logique, auraient dû être vertes. Piero mit cette grisaille sur le compte de cette journée maussade. Pourtant, au fil de sa tournée, il remarqua l'absence inédite de couleurs. La météo ne pouvait être tenue pour responsable de toute cette monotonie, de toute cette tristesse.

Il est étonnant comme les éléments extérieurs peuvent influencer sur notre moral. On est plus enclin à la mélancolie un jour bas de Novembre qu'au milieu d'un éclatant Juillet. Piero commençait à broyer du noir. D'autant qu'il n'avait jamais vécu de jour gris. Il n'avait jamais remarqué un jour sans un lever de soleil.

Bien sûr, il arrivait que des nuages s'amoncellent en cours de journée, qu'il pleuve même. Un fin crachin comme du brouillard qui se condense et finit par tremper les os. Une pluie fine et régulière tel un rideau aquatique qui arrose le moindre mètre carré. Une averse glacée qui vous transit avant de vous glacer. De grosses gouttes parsemées les soirs d'orage qui éclatent en

faisant voler la poussière et que les enfants jouent à passer au travers en zigzagant comme des insectes étourdis. Des trombes d'eau qui semblent ne vouloir jamais d'arrêter, le ciel touchant terre dans une apocalypse de fin du monde. Des bruines faisant reluire les toits comme par magie. Des ondées chaudes ou froides selon l'époque, balayées par le vent dans les quatre directions. Des giboulées qui stoppaient en un quart de seconde, à la manière dont-elles avaient commencé. Des cascades d'eau tourbillonnante où le plus petit abri est pris d'assaut par une foule de gens surpris. Des flots impétueux, des torrents de pluie désordonnés, déluges inaccessibles.

Cependant, le soleil se levait tous les matins, offrant un spectacle qui réjouissait chacun et chacune et fournissait le ton de la journée.

Au premier rayon éclaboussant le ciel, on savait de quel éclat serait ce nouveau jour commençant et personne ne voulait rater cet instant. Chacun percevait une teinte particulière qui déterminerait son humeur de toute la journée.

Si le premier rayon était vert, les ombres seraient toutes verdâtres pendant le jour, les reflets parsemés d'émeraude et de jade et on savait dès ce premier rayon que la journée serait détendue, reposante, pleine d'espérance.

Lorsque on entrevoyait du bleu au lever du soleil, les contours de toutes choses seraient teintés de turquoise et notre humeur oscillerait entre le calme et le repos avec un brin de nonchalance et de fainéantise.

Quand au petit matin on apercevait un jaune éclatant, toute la journée serait lumineuse, effaçant quasiment toute pénombre, illuminant le verre et le métal, réchauffant la pierre et faisant travailler le bois. Ces jours-là étaient bénis pour toute nouvelle entreprise, on se sentait pousser des ailes, tout roulait comme un train lancé à vive allure, on était dynamique et entreprenant, la réussite serait au bout.

Les jours débutant par une lumière rouge voyaient leurs ombres et tous les recoins se peindre de magenta et notre humeur devenir colérique, vive, impétueuse, fougueuse, enflammée voire violente. Des nuances pouvaient survenir. Si la tonalité

tendait vers le mauve ou le rose, cela tempérerait les ardeurs, une certaine retenue dans la ferveur de l'instant et l'enthousiasme global empêchait les débordements fatals. Si le pourpre dominait, les impressions et les sentiments seraient renforcés mais pas forcément exacerbés. Le carmin ajoutait une note de second degré apaisant tandis que le vermeil sublimait des sensations déjà puissantes. L'orangé alliait l'engouement et l'enivrement à une sorte de passivité, de renoncement. C'étaient les pires journées qu'on pouvait supporter. Il en résultait une morgue et une acidité envers son prochain qui rendait toute vie en communauté impossible et il n'était pas rare qu'ayant aperçu ce premier rayon aux couleurs orangés, les gens de bonne volonté ne se remettent au lit pour le restant de la journée. Ils ne voulaient voir personne et tout le monde leur disait merci car ils auraient été invivables.

Il arrivait, très rarement heureusement, que le jour débuta pour quelques uns par un rouge tirant sur le Bordeaux, lie de vin ou même carrément violet. Ces jours-là étaient maudits, autant pour leur propriétaire que pour le reste de la communauté. Un grand danger courrait. Altercations, empoignades, querelles, bagarres, rixes étaient au rendez-vous et, malheureusement, lorsqu'il mettait en contact deux personnes ayant perçu la même couleur de sentiments, cela pouvait aller jusqu'au meurtre.

Mais les gens de la cité connaissaient le pouvoir de leur humeur dictée par le soleil au levant et prenaient leur destin en main. Des couleurs trop violentes au réveil incitaient à ne pas sortir de chez soi ou à aller se promener seul dans les bois... sauf qu'on est jamais vraiment seul en forêt!

Les teintes coloraient les ombres et les zones obscures mais donnaient également des reflets aux personnes que l'on rencontrait.

Piero n'avait pas vu son premier rayon de soleil ce matin. Il ne savait donc pas quelle serait son humeur pour la journée, quelle couleur teindrait les recoins et les ombres. Depuis quelques mois, elle oscillait entre le vert tendre et le bleu ciel. Idéal. Cela lui avait mis la puce à l'oreille. Il n'avait jamais vécu un seul jour sans un lever de soleil.

Que se passait-il?

Il eut tôt fait de faire un rapprochement avec la chute des étoiles pendant la nuit. Tout était lié, il en était sûr. Ces nuages bas, l'absence de soleil à l'aube, l'ignorance de l'humeur pour des milliers de gens et toute cette grisaille qui baignait les murs de la ville.

Son moral en prit un coup. Heureusement, il allait passer rue des Eaux Endormies et il verrait son reflet à *elle*. Cela illuminerait sa journée et rendrait, peut-être, les couleurs à la cité.

En emprisonnant les mauvaises odeurs, en captant les bruits désagréables et les fausses notes et en ramassant les divers souillures de la rue il pensait, réfléchissait, spéculait et parvenait systématiquement à la même conclusion. Il était inconcevable d'imaginer la cité sans couleurs.

Tout comme les parfums et les odeurs, les sons et la musique, les couleurs étaient indispensables à la vie. Elles en faisaient tout simplement partie.

Wiltred lui avait appris comment marier les couleurs. Depuis, il s'essayait à concevoir des tableaux, abstraits pour la plupart, sans avoir le talent de son professeur. Wiltred était un vrai artiste.

Un mélangeur de couleurs.

Il attendait les jours de pluie avec impatience, lorsque le ciel se chargeait de délicieux petits nuages bas, lorsque le vent effilochait alors ces balles de coton comme la fileuse carde la laine. Les gouttelettes arrosaient la cité pendant que le soleil patientait, attendant son heure, tel un berger qui permet à son troupeau de s'ébrouer et de gambader avant de le mener à la bergerie. Lorsque l'averse s'égouttait en un crachin imperceptible, il apparaissait, grandiose dans le ciel redevenu bleu, comme lavé de ses impuretés. Un arc de lumière allant du rouge vermeil le plus pur jusqu'au bleu nuit d'une profondeur insondable en passant par toutes les teintes possibles. Le rose se mêlait à l'orangé qui devenait jaune puis se transformait dans

toutes les nuances de vert avant d'atteindre les bleutés les plus divers.

Wiltred posait alors son échelle qu'il transportait toujours sur son épaule. Il en gravissait les barreaux jusqu'à la dernière marche pour accéder enfin à cette multitude de tonalités, cette mer de couleurs. Il y trempait son pinceau, parfois même ses doigts, étalait quelques touches de rouge, un soupçon de jaune, deux gouttes de bleu, des paillettes de vert et il inventait de nouvelles nuances, toutes plus belles les unes que les autres. Il lui arrivait même de composer un tableau à même le ciel tant il était impatient d'utiliser ces nouvelles teintes. On pouvait admirer alors, pendant que le sol s'égouttait de la récente averse, un cheval au galop, un paysage rupestre ou un visage inconnu de jeune femme.

Piero stoppait toute activité et contemplait son ami et maître colorer le ciel d'une fresque éphémère et sublime. Il peignait comme on respire. Naturellement, sans effort. Il s'appliquait à chaque coup de pinceau, était concentré sur son œuvre mais cela coulait tout simplement, comme on marche en avançant bêtement un pied devant l'autre. Ses gestes étaient d'une précision chirurgicale. Il ne revenait jamais sur un coup de poignet. Ne raturait point. Tout était définitif dès la première tentative. Il devait avoir le tableau terminé dans sa tête et n'avait qu'à le recopier dans l'azur.

Wiltred ne se contentait évidemment pas de peindre dans le ciel. Il décorait les halls de gare, les plafonds des chapelles et des églises, il maquillait les visages des plus belles femmes, parvenant à cette prouesse de les rendre encore plus désirables. Il brossait les portraits des gens importants comme des modestes inconnus croisés dans la rue. On ne le payait pas. Il avait toujours une chambre réservée à son nom dans les hôtels les plus prestigieux, de la même façon qu'un clochard lui aurait laissé son nid douillet en passant une nuit blanche. Son couvert était mis dans les plus grands restaurants, tandis que les plus misérables se seraient privés de diner pour lui offrir un festin. Il pouvait parader au bras des puissants tout autant qu'il était adulé des plus miséreux.

D'une manière générale, la monnaie, l'argent était absent de la cité. Chacun vaquait à ses occupations parce qu'il les avait choisies et qu'il aimait son travail. Il eut été inconcevable de s'employer à un labeur qui ne plaisait pas. Lorsqu'on s'ennuyait dans son métier, on en changeait ou, plus rarement, on ne faisait rien. Rien en apparence car chacun était utile à son prochain, tout le monde rendait service à la société. Cela était une évidence comme de dormir ou de se nourrir.

La cité couvrait toute l'île qui se trouvait au centre de la mer intérieure, elle-même située au milieu d'une île gigantesque entourée d'un océan extérieur et peut-être bien que cela se répétait à l'infini. Personne n'était allé au-delà. Aucun aventurier, aussi intrépide et audacieux soit il, n'avait poussé ses investigations plus loin que cette limite. Pour une moitié des gens de la cité, le monde et l'univers n'avait pas de limites. La succession d'îles au milieu de mers au milieu de terres au milieu d'océans au centre d'îles... n'avait pas de fin. Pour l'autre moitié de la population, le processus s'incurvait à un moment donné et ils étaient persuadés qu'un jour viendrait où un explorateur plus ardent, plus dégourdi, plus téméraires que ses pères atteindrait le bout du monde et qu'on le verrait réapparaître quelque part au centre de la cité, sortant du vieux puits du grand parc par exemple.

Piero n'avait pas le moral. Toute cette grisaille influait sur ses pensées. Les rues étaient désertes comme si chacun, n'apercevant pas le lever du soleil, s'était persuadé que cette journée n'existerait pas. Cela s'était déjà produit, il y a très longtemps. On le racontait encore aux enfants.

Un jour d'il y a longtemps, dans le passé d'autrefois, les habitants de la cité n'avaient aucun sens civique et s'étaient mis à rejeter tant et tant de déchets que le ciel s'était obscurci, ne laissant plus passer le moindre rayon du soleil. Les rues étaient encombrées de détritibus nauséabonds. On ne pouvait plus mettre

ni un pied ni une narine dehors. Quant au regard, il n'y avait qu'obscurité et noirceur, grisaille et tristesse, monotonie et chagrin à se mettre sous la pupille. Le moral de la cité en avait pris un coup. Chacun broyait du noir. Les couleurs avaient disparu. On ne se parlait plus. Les gens restaient calfeutrés chez eux. Cela dura des semaines, des mois, des années, des siècles. Et puis, un jour, les lourdes brumes se dissipèrent et une fulguration de rayon solaire déchira le ciel, comme un éclair de foudre. Les habitants ouvrirent leurs persiennes, dégondèrent leurs volets. Ils n'avaient jamais vu rien de tel, excepté dans les contes et les légendes du temps passé qu'on se transmettait de père en fils et de mère en fille.

De ce jour, il fut convenu de ne plus jamais jeter un détritrus dans la rue, de ne pas laisser se répandre les mauvaises odeurs et de faire la chasse aux bruits cassants et fâcheux. Tous les habitants retirèrent leurs volets et laissèrent leurs fenêtres nues, voulant profiter des couleurs du jour, uniques pour chacun, et de la brillance des étoiles la nuit venue. C'est pourquoi encore aujourd'hui aucune maison, aucun édifice ne porte de volets dans la cité.

Etait-il possible que cette calamité se produise à nouveau. Piero pensait à son métier ainsi qu'à ses deux cent quarante-neufs collègues. Avaient-ils mal fait leur travail? Quelqu'un avait-il commis le moindre oubli, la plus petite faute? Certainement pas. Ils étaient tous consciencieux et aimant leur ouvrage. Ils étaient transparents pour la foule mais ils étaient la pierre d'angle de la cité. Il le savait. Ils le savaient. Même ceux qui ne les remarquaient pas le savaient. Sans eux, on s'exposait à une sanction des cieus sans appel.

Mais alors, que s'était-il passé? Pourquoi toutes les étoiles avaient chu cette nuit? Quel en était le signe? Pourquoi? Qu'allait-il advenir maintenant?

Toutes ces questions virevoltaient dans la tête de Piero. Et il n'est jamais bon de trop penser lorsqu'on fait un travail de précision.

Il parcourait les rues et les ruelles, récupérant ici un capuchon de stylo oublié, ramassant là une orange qui avait roulé dans le

caniveau. Le capuchon était noir, l'orange gris clair. Toute la cité avait perdu ses couleurs. L'herbe était beige, le perroquet qui perchait sur la vieille fontaine de la place des Grandes Marées n'était plus qu'un assemblage de tous les tons de gris. Et maintenant que le soleil brillait, le ciel avait la couleur crème des âmes en peine. L'astre lui-même n'était que blancheur, sans aucun reflet ni miroitement. Une blancheur passée, comme ces chemises trop longtemps exposées au clair de lune.

La tristesse de toute cette monotonie chromatique se répercutait sur la mine des gens. Ils avaient tous l'air renfrogné, maussade et morose. Leurs yeux s'étaient éteint et leurs bonjours, d'ordinaire courtois et chaleureux, enjoués et guillerets, n'étaient plus que des mots à demi prononcés, des hochements de tête sans conviction, à peine un regard.

Piero parvint rue des Eaux Endormies. L'immense façade de verre ne réfléchissait que grisaille et uniformité. Les jeunes femmes étaient bien là, à aérer leurs livres sous un pale soleil. Elles n'étaient plus que des automates qui effectuent des gestes sans conscience. Le cœur n'y était plus. Même *elle* ne semblait plus disposer de cette souplesse et cette légèreté qui plaisaient tant à Piero. *Elle* accomplissait son travail d'aération des ouvrages avec un total désintéressement, semblant penser à autre chose. Piero en fut peiné. Son cœur était déchiré de savoir sans doute aucun sa belle en proie aux mêmes tourments qu'il ressentait. *Elle* devait, comme ces milliers de citoyens dans toute la cité, subir l'absence de couleurs comme le gel impassible immobilise le moindre mouvement. On continuait à vivre sans goût ni plaisir, la cité bougeait au ralenti.

Que pouvait-on y faire? Piero était bien en peine de trouver une solution à ce problème inédit. Il alla trouver le professeur Freluquin, le grand spécialiste des questions astronomiques et, accessoirement, chasseur de nuages.

D'habitude, on le trouvait au sommet de la petite colline qui borde l'extrémité septentrionale du parc, un large filet à la main. Parfois, il se reposait à l'ombre de l'unique noyer qui agitait constamment ses feuilles à la plus petite brise. On l'avait surnommé le noyer dansant.

Par les jours de grand beau, lorsque les rares vapeurs ne peuvent s'accumuler qu'en minuscules nuages débonnaires, le professeur gambadait au milieu d'une troupe d'enfants, tous munis d'un large filet à la main. Ils n'allaient pas à la chasse aux papillons. On n'emprisonnait pas les animaux dans la cité. Les petites constructions en bois qui ornaient quelquefois les fenêtres n'étaient pas des cages mais des refuges où les mésanges et les pinsons passaient les nuits les plus froides de l'hiver, où le rouge-gorge et le martinet trouvaient graines et insectes lorsque le gel durcissait la terre comme du béton.

Le professeur se plaçait face à la plus légère brise, il ne fallait pas trop de vent. Il déployait son bras droit qui tenait une longue perche de noisetier, assez souple pour faire virevolter le filet de soie qui volait à son extrémité. D'un lent mouvement de l'épaule, il agitait le piège dans les airs, le poignet donnant du champ et l'impulsion nécessaire pour que le balancement soit naturel. Il ressemblait à ces pêcheurs à la mouche qu'on peut observer le long des torrents de montagne. Cette chorégraphie était répétée avec plus ou moins de succès par ses élèves. Parfois les baguettes s'emmêlaient. Les petits nuages semblaient se moquer. Mais il arrivait que le geste fut parfait et que le filet attrape un de ces petits cumulus aux formes rebondies. Le professeur était satisfait et les enfants exultaient. Ils redescendaient la colline, tenant fermement dans leur main la perche au bout de laquelle un minuscule stratus se débattait joyeusement. Cela tirait sur leurs petits bras mais pas assez fort pour que le nuage s'échappe. On aurait dit qu'il gigotait juste assez pour déclencher les rires des enfants, que ça lui plaisait à lui, le petit nuage, d'être tenu en laisse quelques heures. Car, rentrés chez eux, les enfants laissaient leur proie regagner les hauteurs du ciel où les papillons et les oiseaux n'osent même pas voler. Piero aimait par-dessus tout regarder ce ballet improvisé sous la houlette du professeur qui souriait de contentement.

Le professeur Freluquin était bien là. Les épaules voutées, les bras ballants et le regard vide. Lui, si joyeux d'ordinaire.

Il connaissait le ciel bien mieux que ses poches car son air distrait les lui faisait remplir d'une quantité de petits objets sans importance (une noisette, une gomme à mâcher, une antique pièce de monnaie dorénavant sans valeur, un quart de crayon à la mine cassée, un morceau de papier sur lequel sont notés une succession de chiffres, un carré de chocolat, deux boutons recouverts de tissu à carreaux, une lentille de télescope usagée, une poignée de grains de riz, cela n'en finissait pas) qu'il trouvait en cherchant soudainement un papier important ou son cure-dent préféré.

Piero aimait bien l'écouter lui expliquer la formation de l'univers même s'il ne comprenait pas tout. C'était trop immense pour son modeste cerveau. Les distances étaient inimaginables. Les longueurs de temps inconcevables. Mais il aimait passer une partie de la nuit à regarder briller les étoiles lointaines. Elles aussi avaient des couleurs. Il y en avait une grande majorité aux reflets bleutés. Le professeur expliquait que c'étaient de modestes étoiles qui brillaient faiblement mais interminablement. D'autres avaient l'éclat jaune topaze de notre soleil. Celles-ci, expliquait-il, sont des super novae, elles éclatent d'une lumière aveuglante mais ont une vie très courte. Piero pensait que quelques dizaines de millions d'années offrent une vie suffisamment longue pour finir par s'y ennuyer ferme, mais d'après le spécialiste des étoiles, l'échelle des valeurs dans l'univers n'avait rien de comparable avec nos repères terrestres. Piero l'avait bien compris mais tout de même. Des dizaines de millions d'années...

Puis certaines brillaient dans les tons rougeâtres. C'étaient les explosions de ces géantes qui illuminaient les confins du cosmos, se reflétant sur les poussières de l'espace. Car il était inexact de penser que l'univers était vide. Alors le professeur se lâchait en parlant de l'antimatière, des trous noirs, des nuages intergalactiques, des galaxies dévoreuses... Cela donnait le tournis à Piero qui préférait s'en aller retrouver la quiétude du grand par et se contenter d'admirer les étoiles de la galaxie sans comprendre.

Il n'est pas besoin de savoir décrypter la beauté pour y prendre

du plaisir. L'art n'a pas besoin de mots tout comme les merveilles de l'univers.

Le professeur tourna sa tête vers Piero. Son visage avait l'air fatigué, oppressé par une masse de soucis, une quantité de tourments qui creusaient plus profondément ses rides, un lot de préoccupations qui ternissait son regard.

C'est un grand malheur, avouait-il dans un soupir. S'il ne savait pas exactement le pourquoi des événements, il en redoutait les conséquences.

Peut-être qu'un changement de gravité avait modifié l'équilibre stellaire pendant la nuit.

Peut-être qu'une force nouvelle avait agit en préambule à de nouvelles catastrophes à venir.

Peut-être que la matière noire était responsable de ce cataclysme.

Ce qui était certain aux yeux désormais vides du professeur, c'est que l'univers, le monde, la cité ne seraient plus jamais comme avant. La perte des couleurs n'est qu'un premier signe.

D'autres suivront.

Piero écoutait le professeur sans bien saisir tout le sens de ses paroles. Les mots scientifiques formaient des phrases alambiquées où son esprit trop simple se perdait. Les concepts trop abstraits se confondaient, s'emmêlaient, s'unissaient dans de nouvelles considérations plus poétiques.

Piero avait besoin d'images pour comprendre. Il lui fallait du palpable. Des sons, des odeurs, des choses à toucher, à ressentir.

Il ne pouvait imaginer la cité sans ses couleurs.

Il n'osait concevoir un monde sans odeurs.

Il était incapable d'envisager la vie sans ses sons.

Il ne voulait pas croire que même les sentiments se terniraient.

Il pensa à *elle*.

Si toutes les belles choses de l'univers disparaissaient, son amour pour *elle* resterait intact. Il s'y emploierait coût que coûte.

Il fit le vœu de tout mettre en œuvre pour qu'*elle* le remarque enfin, qu'*elle* sache qu'il existe. Il surmonterait sa timidité. Prendrait le risque de se voir rejeté.

Il était grand temps de passer à l'action. Peut-être était-il déjà trop tard.

Comme il regagnait son petit studio situé sous les toits, le jour tirait sa révérence. Mais ce n'était qu'un crépuscule morbide, juste l'alternance du jour et de la nuit comme un ouvrier remplace son collègue sur une chaîne de montage lors de la relève. A peine se disent-ils bonjour. Ce soir-là, le soleil ne salua pas la lune. Tout demeurerait triste et pour bien longtemps, qui sait?

Piero dormit d'un sommeil lourd qui avait mis la bonne moitié de la nuit pour se répandre sur le corps fatigué d'avoir vécu sa première journée en noir et blanc.

Aucun rêve ne peupla son repos. Il en était désolé. Il aimait bien être le spectateur de paysages somptueux. Des endroits où il n'irait probablement jamais. Des lieux inventés pour la plupart. Parfois il était le héros de ses propres aventures. Et dans ses songes, Piero n'était plus le collecteur de débris effacé, celui qu'on ne remarque pas, l'amoureux en secret, le grand timide. Il resplendissait d'une grandeur toute nouvelle. Il était le héros des livres qu'*elle* aérail là haut sur le balcon de la bibliothèque qui se reflétait dans les panneaux en verre de la façade d'en face.

Il l'emmenait dans son royaume en la tenant par la main. Il sentait sa paume fraîche et chaude dans la sienne, chacun de ses doigts qui frémissaient au devant de dangers qu'il esquivait d'une pichenette. Il traversait les plus profonds océans d'un seul bond, gravissait les plus hautes montagnes perdues dans les nuages sans un effort, se frayait un chemin dans la jungle la plus impénétrable ou venait à bout d'interminables déserts. Il domptait les monstres les plus cruels, terrassait les dragons de l'enfer et couvrait sa belle de trésors insoupçonnés.

Au petit matin, Piero était encore plus fatigué que la veille au soir, comme s'il avait livré un combat sans fin toute la nuit. Il passa la tête par la lucarne qui donnait sur les toits de la cité. Une lueur apparaissait à l'horizon. Le soleil n'allait pas tarder à

émerger. Son cœur accéléra. Les couleurs allaient-elles réapparaître et tout rentrer dans l'ordre? Il ne fallait pas rêver. Soudain, un premier rayon surgit comme une flèche lancée à toute allure. Il n'avait pas de couleur. Le ciel était uniformément gris, un gris un peu plus sombre au couchant. Piero ne connaîtrait pas son humeur de la journée. Il ne saurait pas de quelles nuances allaient se colorer les ombres et les reflets. Ou plutôt si, il savait. Il savait que ça allait être une nouvelle journée triste, sans contraste, sans idéal, sans espérance. Et cela l'emplit d'un découragement infaillible. Il effectua les gestes du matin comme d'habitude, dans l'exact même ordre que d'ordinaire. Puis il sortit pour débiter sa tournée. Les rues étaient désespérément désertes. La plupart des habitants ayant renoncé à mettre le nez dehors, à sortir dans cette grisaille désespérante. Cela ajoutait à la morosité ambiante.

Piero remarqua l'absence d'odeur. Ainsi, comme l'avait pressenti le professeur Freluquin, après la disparition des couleurs, les parfums s'étaient dilués dans le néant. Demain, ce seraient alors le tour des sons. Cela ne pouvait être. C'était un mauvais rêve. Mais Piero était bien éveillé et sillonnait les rues vides, débarrassées de leurs détritiques et de leurs mauvaises odeurs. Seules quelques notes volaient encore dans l'air.

Mais pour combien de temps? Vivre continuellement dans le gris, sans odeurs ni sons, était-ce encore vivre?

Rue des Eaux Endormies, Piero stoppa. Il ressentait toujours une intrigante pulsation cardiaque à l'approche du grand bâtiment de verre, une légère accélération de son pouls au moment où il allait la voir. Il se postait un peu en retrait de la chaussée pour bénéficier d'un meilleur point de vue tout en restant discret. Dans l'immense façade de verre se réfléchissait le balcon de la grande bibliothèque. Il ne distingua tout d'abord qu'une image un peu floue. Avec l'absence de couleurs, les reflets perdaient en contraste. Les jeunes femmes étaient moins nombreuses que d'habitude, leurs gestes moins amples, moins maîtrisés, moins souples et presque saccadés comme ces acteurs de films muets qui ne comportaient pas suffisamment d'images pour donner l'illusion du mouvement. Il la vit enfin. *Elle* aussi semblait

moins à l'aise, ses gestes délicats plus empruntés. *Elle* resplendissait tout de même dans le regard de Piero. Bien que sa robe fut grise, son visage terne et ses cheveux éteints, il la trouvait toujours aussi belle. Sa silhouette élancée, son port de tête royal, ses épaules droites, ses bras volants comme des hirondelles et ses pas qui paraissaient la faire voler dans l'espace. Tant de grâce dans un monde devenu morose. Il imaginait les couleurs chatoyantes de sa robe d'été, la nuance dorée de sa peau et sa chevelure d'une blondeur aux reflets argentés qui brillait aux rayons du soleil, devenant un soleil elle-même. Il l'admirait comme chaque matin. *Elle* était sa princesse, sa bonne fée, sa consolante, son oasis, sa joie, son délice, son régal, son plaisir.

Elle n'arpentait pas simplement le balcon de la grande bibliothèque, *elle* gambadait avec une habileté et une délicatesse infinie. *Elle* semblait danser sur un nuage, valser dans les cieux, perle au milieu des autres jeunes femmes qui proposaient une chorégraphie dans l'unique but de la mettre en valeur, *elle*, du moins c'est ce qu'il ressentait profondément.

Il ne se lassait jamais de la contempler, effectuer de superbes arabesques avec ses bras fins pour mieux aérer les imposants volumes reliés de cuir amarante ou d'un velours grenat qui, aujourd'hui, n'offraient plus qu'un invariable gris foncé. Il suivait ses déplacements avec une attention particulière, mieux qu'il n'aurait étudié le déroulement d'un ballet classique sur une grande scène de théâtre.

Il sut bien avant *elle* qu'un drame allait se jouer. *Elle* fit un imperceptible écart. S'en rendit-*elle* même compte? Sans doute pour éviter l'une de ses collègues qui allait la heurter. Un infime pas de côté qui n'aurait eu aucune conséquence un jour normal, bénéficiant d'une belle et franche lumière, aux ombres bien définies. Mais ce matin, tout était gris, tout devenait flou, imprécis, nébuleux. De quoi largement perdre ses repères. Cet insignifiant pas de côté la déstabilisa l'espace d'un quart de seconde. Assez cependant pour que son buste oscille suffisamment afin qu'*elle* ouvre sa main droite, celle qui tenait le plus fermement le livre. Juste une pression moins soutenue de

l'index et du majeur.

Le livre glissa. Chuta. Happé par l'attraction terrestre.

Le professeur Freluquin avait bien expliqué le pouvoir d'aimant de la Terre mais Piero préférait penser que la planète retenait jalousement tous les objets, les personnes, toutes les constructions et même les nuages qui tournaient autour sans jamais pouvoir s'échapper. Elle gardait pour elle seule toutes ces merveilles naturelles, ces splendeurs sans fin, ces perfections de l'art, le charme de paysages magnifiques, la beauté de personnes, comme *elle* par exemple, et même retenait l'ardent Soleil en orbite autour d'elle comme les enfants retiennent leurs petits nuages au bout d'une ficelle. Bien que le professeur lui ait assuré que c'était bien tout le contraire, que la Terre tournait autour du Soleil comme une toupie, Piero avait du mal à accepter cette théorie. On aurait eu le tournis, le vertige si tel avait été le cas, n'est-ce pas? Ce qui l'enivrait, ce qui l'étourdissait, lui, c'était *elle*. Son visage d'ange. Sa mine concentrée sur sa tâche. La délicatesse de ses mouvements. Ses jambes qui tricotaient mieux qu'elles ne se contentaient de simplement marcher. Ses mains si habiles, ses bras si fins. Son allure déliée, élancée, aérienne. La souplesse de ses hanches, l'agilité de tout son corps. Ses yeux qu'il n'avait pu détailler à cette distance et tant elle virevoltait sans cesse mais qu'il supposait d'une pureté de cristal. Et tous ces trésors cachés.

Il y eut un bruit mat lorsque l'épais volume s'écrasa sur le pavé. Dieu merci les sons n'avaient pas quitté ce monde terne. Il restait au moins ça. Piero se précipita. Il fut d'un bond devant le cadavre du livre, épandu sur la chaussée, quelques pages s'échappant de la reliure comme les entrailles d'un corps éventré. Il s'était accroupi pour récupérer le volume avec toute la finesse dont il était capable. Il ne s'agissait pas de collecter un quelconque détritrus mais il devait faire preuve de doigté. Avant de ramasser l'ouvrage, il releva la tête.

Elle était là, appuyée à la rambarde du balcon. C'était la première fois qu'il la voyait directement et non plus son simple reflet dans la façade d'en face. *Elle* était divine malgré le gris intégral. Une inquiétude avait dessiné un sillon entre ses deux

yeux et son regard semblait chargé d'angoisse. Loin de ternir son visage, cela lui donnait de l'ampleur comme les premières rides ajoutent de la personnalité à un visage trop lisse. Il fit un geste pour dire que le pire avait été évité, qu'*elle* ne s'inquiète pas davantage et qu'il allait lui rapporter le précieux livre. *Elle* sembla comprendre tout cela sans la moindre parole.

Piero enveloppa le livre de ses mains comme il aurait saisi un oiseau blessé. Une dizaine de pages avaient été froissées dans la terrible chute mais la reliure avait tenu bon. Il faudrait peut-être la consolider avec un brin de colle et l'ouvrage serait sûrement immobilisé pendant quelques jours. Le pronostic était favorable. Piero serrait « les Hauts de l'Hurlevent » tout contre son torse, imaginant que c'était son cœur à *elle* qu'il étreignait.

Il s'avança vers les larges battants de l'entrée de la bibliothèque. Parvenu devant la double porte en chrome, il hésita. Il n'avait jamais poussé cette porte. Cela l'intimidait. Il considérait les livres comme d'étranges entités capables de vous influencer mieux qu'un homme politique. Sous leurs couvertures anodines se cachaient des mots et des phrases. Piero connaissait leur pouvoir. Ils pouvaient être de merveilleux amis, réconfortants et consolants, béquilles indispensables de l'âme, remèdes et traitements imparables contre les bleus au cœur, mais ils savaient aussi devenir de vrais dictateurs. Les phrases devenaient des lames et des épées, des aiguillons qui piquaient là où ça fait mal, des tisons ardents capables d'ouvrir des blessures cicatrisées. Les idées s'insinuaient au plus profond de l'esprit et finissaient par commander le cerveau. La perfidie du procédé était que, sous des mots innocents et grandioses, se cachaient les notions les plus sombres. Quels lots de souffrance, combien d'atrocités, combien de morts au nom de la Liberté, de l'Égalité, de la fraternité. En voulant faire le bonheur des gens malgré eux, on en arrivait à causer leur malheur, leur perte. Si bien que Piero n'avait jamais ouvert un livre. Il en avait même oublié de savoir lire.

Il inspira profondément un air sans parfum et poussa le premier battant. La porte s'ouvrit sans un bruit. Il se trouvait dans un grand hall. Le plafond était si haut qu'il n'en distinguait point la

voûte. Le sol était moelleux. Ce n'était pas de la moquette, juste un revêtement fait d'une sorte de caoutchouc qui absorbait le bruit des pas. Piero s'imaginait marcher en forêt sur un tapis d'aiguilles de sapin. Il aimait bien cette sensation. La première de cette journée maussade. Il n'y avait aucun bruit à l'intérieur de l'immense bibliothèque afin de ne pas déranger les lecteurs. Personne ne lisait dans ce grand hall. Il y avait des salles aux différents étages, toutes tapissées de rayonnages débordants de livres de toutes les tailles, de tous les âges, abordant tous les sujets.

Le grand hall paraissait d'autant plus démesuré qu'il était dépourvu de tout meuble. Aucune chaise, aucune armoire, pas le moindre guéridon ni même un lustre quelconque. Rien. Juste un grand bureau derrière lequel deux hôtesse se tenaient bien droite, les épaules dégagees, le chignon parfait, un vague sourire aux lèvres. Pas de ces sourires qui reflètent la bonté de l'âme et la bienveillance du cœur. Non, juste un rictus interrogateur qui provoquait, mieux que des mots, l'explication immédiate du pourquoi le visiteur entraît dans cet établissement.

Piero s'adressa à la jeune femme de gauche qui lui paraissait la moins sévère. Il choisit ses mots avec soin. On ne parle pas de la même façon selon qu'on se trouve au grand air, dans le parc par exemple, ou bien à l'étroit dans une cave. On n'utilise pas la même tonalité que l'on soit dans une chambre d'hôpital ou au milieu d'un immense champ de betteraves. On ne se sert pas des mêmes mots selon qu'on s'adresse à un ministre ou à un collecteur de déchets.

Il chuchota sa requête en s'efforçant de prononcer clairement chaque syllabe, la détachant le plus possible de la précédente, comme il l'avait vu faire dans une pièce de théâtre où l'acteur à la diction parfaite, déclamait des vers admirables.

L'hôtesse prit un air renfrogné et c'est sa collègue, à l'air sévère, qui lui répondit.

On ne pouvait déranger les personnes qui aéraient les livres en plein travail. Il en était hors de question.

Déstabilisé, Piero balbutia quelques mots incompréhensibles. Le monde tournait tout autour de lui. Il était là, serrant toujours

l'inestimable livre contre sa poitrine, non qu'il eut une véritable valeur intrinsèque à ses yeux, mais il avait été aéré par *elle* et cette seule raison rendait à cet ouvrage-ci le rang que partagent tous les chefs d'œuvre de la terre.

Il ne savait que faire. Il devait lui rendre absolument l'ouvrage. Il tendit le livre vers l'hôtesse la moins revêche. C'est encore son acariâtre voisine qui le prit de haut en lui sifflant que les heures de restitution des prêts n'avaient lieu que les après midi. Cela devait clôturer le bref entretien.

Les épaules basses, le dos courbé, il allait s'en retourner lorsque il entendit pour la première fois de sa vie une voix si claire qu'on aurait dit une source qui jaillissait du granit le plus compact.

C'était *elle*.

Elle se tenait là, devant lui. Il n'avait qu'à allonger son bras pour la toucher. Il pouvait distinguer tous les détails de son visage, chaque caractéristique de son expression.

C'était le plus beau jour de sa vie.

Il aurait voulu lui parler. Lui dire combien il... comment elle... et puis aussi que... mais par-dessus tout que...

Mais aucun mot ne sortait de sa bouche. Ils restaient coincés dans sa gorge qui s'était subrepticement rétrécie jusqu'à l'empêcher de respirer. Il suffoquait.

Il lui avait tendu le livre endommagé d'un geste un peu gauche.

Elle l'avait examiné avec la plus grande attention sans même faire cas de lui. Il lui était encore tout aussi transparent que s'il l'avait simplement croisée sur le trottoir d'en face. Pourtant, il se moquait bien de n'être que poussière à son regard. Il savourait chaque instant de sa présence comme un joli cadeau de Noël. *Elle* ne lui avait exprimé que les formules de politesse et d'usage en pareil cas. C'était bien aimable à lui de lui avoir rapporté l'ouvrage. Il était bien gentil de s'être donné cette peine. *Elle* le remerciait de son dérangement. Lui souhaitait une excellente journée. Il comprit qu'*elle* allait retourner à son labeur et se confondit en excuses de lui avoir fait perdre son temps précieux. Mais les mots étaient amputés par sa gorge serrée et il ne put que bredouiller quelques syllabes

désordonnées. *Elle* n'y fit pas attention. Lui sourit doucement et tourna les talons. Ce sourire s'imprima à tout jamais dans les méandres de son cerveau, comme gravé sur la roche la plus dure. Il la regarda s'éloigner au travers de cet immense hall, gravir les premières marches du large escalier tapissé de rouge d'ordinaire mais d'un gris obscur aujourd'hui. *Elle* ne se retourna pas une seconde.

Elle l'avait déjà oublié, forcément.

Il restait là, les bras ballants, sans savoir que faire. Il se sentait terrassé d'une fatigue insurmontable, un anéantissement salvateur qui vous fait vous endormir dans la seconde.

L'hôtesse revêche s'était adoucie. Elle lui demanda s'il désirait autre chose. Il répondit d'un vague signe de tête signifiant qu'il allait quitter les lieux. Après cette immense joie qui lui avait fait bondir le cœur dans sa poitrine tandis que sa gorge se serrait, peut-être pour lui éviter de sortir par sa bouche, il ressentait maintenant un terrible abattement, comme si tout le poids du monde pesait sur ses épaules. Il songea qu'ici n'était pas sa place. Qu'il n'entendait rien aux livres, qu'il se méfiait des mots comme de traitres perfides, cachant la plupart du temps leur vrai sens sous des apparences trompeuses. Qu'un monde le séparait des érudits qui savaient manier les belles phrases et se sentaient comme des poissons dans l'eau au milieu de tous ces concepts, ces théories et ces idées abstraites. Qu'il ne pourrait, enfin, n'espérer d'*elle* qu'un vague salut, si toutefois *elle* le reconnaîtrait la prochaine fois qu'ils se croiseraient. Se croiseraient-ils seulement à nouveau?

Dans sa petite chambre sous les toits avec cette lucarne pratiquée dans les toits pour toute source de lumière, Piero réfléchissait, allongé sur son lit. Il avait pensé que l'immense fatigue qu'il avait ressentie dans le grand hall de la bibliothèque allait le terrasser, assommé, sitôt étendu sur sa couche. Il se sentait éreinté certes mais empli de tellement de sentiments contradictoires.

Il était amoureux jusqu'au bout de ses ongles, jusqu'à l'extrémité de ses cheveux qui tombaient sur ses oreilles en mèches irrégulières. Il aurait donné sa vie pour *elle*. Il l'aurait servie comme aurait pu le faire le plus dévoué des valets. Et en même temps, il se sentait minable, indigne d'*elle*. Normal qu'*elle* ne le remarque pas. Il était insignifiant. Le plus infime des détritrus qu'il collectait avait plus d'utilité et d'importance que sa pauvre personne. Il se dénigrait face à la perfection qu'*elle* incarnait. Il se leva. Jeta un regard par le vasistas. La nuit était infinie. Aucune étoile n'était réapparue. Il soupira. Son cœur était rempli d'allégresse, débordant de la joie d'avoir pu la rencontrer enfin mais son esprit était d'une noirceur comparable à cette nuit absolue.

Alors Piero prit une décision. Une grave et importante décision. L'une des trois ou quatre qu'on prend dans sa vie et qui peuvent changer tout l'avenir, son propre futur comme la destinée de dizaines, de milliers d'autres. Piero savait bien que la cité n'était qu'une vaste toile d'araignée et que le plus petit événement avait des conséquences immenses comme lorsqu'on commence à rouler une boule de neige qui devient très vite bien plus grosse que soi.

Dès qu'il eut terminé sa tournée le lendemain, il se dirigea à l'extrémité de la cité. Il frappa à la porte d'une demeure insolite. Les murs étaient constitués de branchages entremêlés comme un panier en osier. De larges feuilles couvraient le toit. Lorsque le soleil donnait en pleine journée, car rappelons qu'ici la pluie ne tombe que pendant la nuit, le feuillage s'enroulait comme on rembobine un store, laissant les rayons chauffer et illuminer l'intérieur.

Un petit homme à l'air de lutin vint lui ouvrir. Il portait été comme hiver toujours le même costume. Un habit vert, plus clair à sa chemise et plus foncé à ses pantalons. Aujourd'hui, il apparaissait dans des tons de gris qui s'intensifiait jusqu'à ses orteils. Ses mocassins laissaient en effet dépasser les appendices

aux ongles soigneusement coupés. On utilisait bien des mitaines, alors pourquoi pas faire de même à ses pieds. Des orteils qui ne respirent pas sont des orteils qui pourrissent aimait-il à répondre à ceux qui, étonnés, dirigeaient irrésistiblement leurs regards au sol.

Ce n'était pas la seule particularité de Filip le gnome, surnommé ainsi à cause de sa petite taille et de son air malicieux. Il possédait une paire d'oreilles singulières. Au lieu de tomber en formant un lobe plus ou moins arrondi, elles remontaient le long de son crâne pour culminer au sommet de sa tête. Il pouvait et savait les faire remuer afin d'amuser les enfants mais surtout pour exprimer ses émotions. Elles partaient en arrière lorsqu'il était de mauvaise humeur, frétilaient à peine pour montrer un ravissement et se courbaient par politesse, par soumission ou pour indiquer un accord.

Une touffe de cheveux orangés surmontait son crâne. Ses yeux étaient perçants et son nez pouvait détecter une odeur à l'autre bout de la cité. Adeptes du chant diphonique, il était parvenu à émettre deux paroles en même temps. Le coin droit de sa bouche annonçait quelques formules de politesse tandis que son coin gauche donnait déjà les renseignements demandés. Il était capable de tenir deux discours en même temps à deux interlocuteurs placés de part et d'autre de ses oreilles.

Mais ce n'était pas ses seules aptitudes. Un peu magicien, un peu sorcier, il connaissait toutes les plantes qui poussent dans la grande forêt et sur la colline où se réfugiait souvent le professeur Freluquin.

On croisait bien souvent Filip le gnome en train de cueillir des brassées de mauvaises herbes qu'il engouffrait dans un gros sac de toile. Il laissait sécher les différentes graminées recueillies, en faisait des mélanges selon une recette connue de lui seul et proposait de petits sachets de tissus qui sentaient bon. Il concoctait ainsi une multitude de tisanes apaisantes ou régénérantes, aux vertus médicinales largement reconnues bien au-delà de la cité. Il récoltait aussi quantités de baies à la belle saison et les transformait en confitures appétissantes et savoureuses.

Filip le gnome fit chauffer une bouilloire d'eau. Il versa le liquide frémissant sur un petit sachet qui sentait bon le romarin et le thym. Il ajouta quelques gouttes de lait de brebis. La tasse en grès réchauffait les mains de Piero et la vapeur exhalait des effluves diverses qu'il ne parvenait pas à identifier. On ne sentait plus le romarin ni le thym mais quantité de parfums méridionaux. On s'imaginait se promenant parmi la garrigue et le maquis en plein été. Il y avait même des relents de pierre chauffée au soleil, de buissons épineux et d'écorce de chêne. La recette était évidemment secrète.

Piero venait le voir pour toute autre chose.

Il voulait apprendre à lire.

Piero savait déchiffrer de courts et faciles textes. Il s'étonnait toujours du travestissement des mots. Ainsi déchiffrer. Il entendait bien déchiffrer une facture mais comment pouvait-on employer ce mot pour déletter un texte?

Il s'était toujours méfié des beaux discours et des choses écrites en général. Les mots lui étaient étrangers, c'étaient de faux amis dont le sens lui échappait souvent. Il se sentait piteux devant une simple note, considérant que les phrases trichaient, cachant des subtilités qui lui échappaient, imaginant que les mots se moquaient de lui. Il se sentait devant un écrit comme un étranger qui ne comprend pas la langue et voit qu'on rit devant lui.

Les livres ne lui inspiraient aucune confiance.

Mais c'était le seul et unique moyen de se rapprocher d'*elle*.

Filip le gnome alla fouiller dans une grande armoire remplie de manuscrits enveloppés dans des chemises multicolores, d'opuscules et bulletins divers, d'herbiers aux pages gonflées par l'ardeur du botaniste, des registres de nomenclature latine, des catalogues et des recueils exhaustifs, des traités de toutes sortes, des chroniques interminables. Il en ressorti le plus mince de tous les ouvrages qui s'y trouvaient. Ce n'étaient que quelques dizaines de pages agrémentées de jolis dessins à l'aquarelle.

Piero feuilleta le roman, regarda les dessins. Il y avait un serpent qui avalait un éléphant, une planète aussi grise que l'était la cité depuis la chute des étoiles. Il y avait aussi un arbre aussi gros que Piero n'en avait jamais vu et puis une jolie fleur rouge et enfin un renard au regard futé. Il empocha le mince livre et s'en retourna non sans avoir terminé son bol de tisane parfumée et empoché une liste de livres à lire dans un certain ordre. Filip lui avait prêté le premier, mais il devrait emprunter les suivants à la grande bibliothèque. Cela lui convenait parfaitement. Il se sentirait plus proche d'*elle* même s'il redoutait d'avoir encore à faire aux deux hôtessees sévères.

Piero passa toute la soirée à lire le livre que Filip le gnome lui avait prêté. Même s'il ne comprit pas tout, il réussit à le terminer avant que ne sonne minuit.

Depuis que le monde était devenu gris, les odeurs perdaient en consistance et les sons étaient feutrés. Bientôt, il en était certain, il n'y aurait plus d'odeurs comme il n'y avait plus de couleurs et les jolis sons de la vie disparaîtraient dans un bruit de fond sans nuances. Peut-être même que les objets deviendraient identiques au toucher. On ne ferait plus la différence entre de la mousse et une brique, entre la chaleur dégagée par une poutre de châtaignier et la morsure glaciale d'une barre de fer.

Il écouta les douze coups comme si les cloches avaient revêtu un voile de coton. Et s'endormit, l'esprit triste de savoir le monde devenu gris et insipide, mais le cœur gai et rempli d'amour pour *elle*.

Le lendemain, il se dirigea vers la grande bibliothèque.

Un pincement au cœur l'immobilisa face aux grandes portes qui donnaient l'accès à l'immense hall. Tout d'abord, il allait entrer là où *elle* travaillait et le moindre rapprochement de l'objet de ses désirs le mettait dans un état de fébrilité avancée. D'autre part, il avait la gorge nouée à l'idée de devoir affronter un monde inconnu parsemé de pièges et d'embûches. Il y avait d'abord ces deux hôtessees pas commodes qui allaient forcément lui poser tout un tas de questions afin qu'il s'enregistre comme futur abonné.

Il poussa le lourd battant et se retrouva dans ce grand hall si

impressionnant. Il s'avança à pas mesurés et constata que l'hôtesse la plus austère avait laissé sa place à une charmante dame aux cheveux grisonnants roulés en un chignon parfait. Elle portait des lunettes mais regardait par-dessus lorsqu'elle s'adressa à lui. Il réussit à balbutier qu'il désirait emprunter quelques ouvrages. Elle lui tendit un bristol pré-imprimé où il devait inscrire son nom, son adresse, son âge, sa taille et son poids (il ne voyait pas le rapport entre ces renseignements et le désir de lire), mais plus étonnant encore, il devait citer deux ou trois de ses auteurs préférés. Ayant laissé cette case vide, la dame au chignon gris leva ses yeux aimables par-dessus ses lunettes et Piero vit les points d'interrogation dans ses pupilles. Il expliqua qu'il n'avait, en tout et pour tout, lu qu'un seul livre mais qu'il n'entendait pas en rester là. Elle lui proposa donc d'inscrire le nom de l'auteur ainsi que celui du roman qu'il allait emprunter aujourd'hui même. Il lui fit remarquer que n'ayant pas encore lu l'ouvrage, il ne pouvait moralement pas prévoir s'il deviendrait un de ses auteurs préférés. Elle lui rétorqua qu'elle ne connaissait aucun lecteur à qui cet auteur, du moins ce livre-là, n'avait pas plu. A part peut-être deux ou trois critiques littéraires dans un de leurs mauvais jours.

Elle lui tendit une carte provisoire en lui spécifiant bien de venir en retirer la définitive lorsqu'il rapporterait le roman. Puis elle lui indiqua une lourde porte noire tout au fond à droite du grand hall. Il avança comme on marche sur le pavé d'une église, l'esprit envahi d'un grand recueillement. Il poussa la lourde porte et découvrit l'endroit le plus calme qu'il lui ait été donné de voir. Un comptoir en bois de merisier s'allongeait sur dix bons mètres derrière lequel une demi douzaine d'hommes et de femmes portant le même costume effectuaient des gestes souples et précis. Un peu comme *elle* lorsqu'*elle* aérail les livres sur le grand balcon. Ils et elles portaient une veste grise anthracite, une cravate un peu plus claire sur une chemise couleur de lait. Ils et elles n'avaient pas d'expression, se contentant d'un très léger sourire en guise de bonjour et de l'air pénétrant qu'ont les prêtres en toutes circonstances. Ils et elles s'affairaient sans précipitation mais avec une diligence non

feinte. Ils et elles exécutaient un ballet inédit. On leur tendait des cartes de prêt qu'ils et elles examinaient en un quart de seconde. On leur chuchotait une référence et aussitôt ils et elles indiquaient une allée, un rayonnage. Parfois ils ou elles se déplaçaient pour aller chercher un ouvrage plus rare, plus précieux.

Au-delà du comptoir de prêt s'allongeait une salle immense dont Piero ne put voir tous les méandres. Car, passé cette première pièce plongée dans la pénombre et uniquement éclairée par des lampes aux abat-jours qui avaient dû être verts bouteille avant de prendre, eux aussi, cette teinte uniforme gris clair, on pouvait s'avancer dans un véritable labyrinthe en trois dimensions. Partout des étagères remplies de livres de toutes les formes, de tous les âges, traitant de tous les sujets. Des escaliers permettaient de changer de niveau, desservant de nouvelles salles identiques à la première où de rares lecteurs étaient concentrés sur leur lecture, certains prenant des notes d'une main experte. Mais plus que cette abondance de pages, plus que cet enchaînement de pièces toutes dédiées à la lecture, c'était le silence de cathédrale qui prédominait. Un silence d'alcôve plus précisément car l'écho en était résolument absent. On avait installé une structure en papier mâché au plafond et recouvert le sol d'un revêtement spongieux qui étouffait le moindre bruit. Les rayonnages absorbaient les rares bruits qui s'échappaient et, dans toutes les salles identiques, on ne percevait, en tendant intensément l'oreille, que les bruits de page qu'on tourne et de lentes et profondes inspirations, parfois quelques rares chuchotements. Ici, la parole était bannie. Les mots et les phrases ne devaient qu'être lu, jamais prononcés à voix haute.

Piero savait qu'il n'était pas prêt pour lire en ces lieux. D'abord, cet endroit l'impressionnait au plus haut point, ensuite il ne savait pas encore lire tout à fait et avait besoin de prononcer les phrases lues en les suivant chaque mot de son index, comme on suit un guide.

Il s'adressa à un jeune homme à la tenue réglementaire qui lui murmura en quoi il pouvait lui être utile. Piero annonça le plus bas possible le titre et l'auteur. Le préposé allait lui donner le

nom de la salle et le numéro de l'allée puis la lettre du rayonnage où il pourrait trouver l'ouvrage mais devant l'air interdit de Piero et sa visible première visite, il lui demanda simplement de le suivre. Alors il découvrit ce labyrinthe de salles qui n'en finissaient pas d'apparaître et encore n'en vit-il qu'une infime partie ce jour-là.

Parvenus dans l'aile italienne de la bibliothèque, devant la naissance du rayonnage débutant par la lettre B, l'employé mit la main du premier coup sur un fin ouvrage, pas plus épais que celui que Filip le gnome lui avait prêté la veille. Mais celui-ci ne comportait pas d'aquarelles. Et le titre était réduit à un mot de quatre lettres.

Piero suivit soigneusement son guide pour retrouver le chemin de la sortie. Une fois dans la rue, il respira mieux. Il jeta à nouveau un œil sur l'ouvrage qu'il tenait dans sa poche et prit le chemin de sa petite chambre de bonne donnant sur les toits de la cité. Puis il réfléchit en ralentissant le pas. Le soleil était toujours aussi pâle, ne produisant aucune ombre qui, de toute manière, n'aurait plus cette couleur que chacun discernait pour toute la journée. Mais l'air était doux et cette lumière diaphane lui plut. Il tourna à droite et prit la direction du grand parc. Les feuillages proposaient toutes les nuances de gris qu'on pouvait imaginer. Le chant des oiseaux était comme voilé. On aurait dit qu'ils souffraient tous d'une extinction de voix. Le murmure des différentes sources qui rafraichissait le parc n'avait plus cet éclat cristallin qu'on lui connaissait. Mais c'était tout de même un bel après-midi, idéal pour lire, confortablement assis sur un banc en bois.

Piero ouvrit délicatement le premier livre qu'il avait emprunté à la grande bibliothèque, celle-là même où travaillait celle dont il était épris, aérant chaque jour des dizaines de livres, et se mit à lire en prononçant doucement les mots qu'il suivait de son index droit. « Bien que son père eût imaginé pour lui un brillant avenir dans l'armée... »

Il donnait l'impression d'un apprenti gourmet qui découvre de nouveaux plats et tente d'en savourer chaque bouchée tout en essayant de reconnaître les ingrédients.

Le jour s'assombrit lorsque Piero tourna la dernière page du roman. Quelques larmes s'accrochaient encore à ses yeux. C'était son second livre et la deuxième fois qu'il pleurait en lisant. Tous les romans provoquaient-ils les larmes? Mais en même temps, il avait souri, il avait même ri à certains passages. Sans le savoir encore, Piero devenait épris de littérature, du moins entiché de lecture dans un premier temps.

Il se leva lentement. Le soir était là. Il rentra en flânant par les rues monotones. Grimpa l'escalier étroit qui menait à la porte de sa petite chambre. Il but un grand verre de lait et se coucha tout habillé sur son lit étroit. Les mots qu'il avait lu cet après-midi papillonnaient encore dans sa tête. Il avait le sentiment d'avoir visité un pays exotique, d'avoir voyagé sans se lever de son banc. Alors c'était ça, le pouvoir des livres? Permettre de changer d'air sans quitter sa place?

Le lendemain, après avoir passé la matinée à collecter de sombres détritrus, d'emprisonner quelques nauséabondes odeurs de graisse et répugnantes effluves de gaz d'échappement, aspiré quelques bruits disgracieux, il se rendit à la grande bibliothèque. Il s'étonna d'être plus à l'aise une fois à l'intérieur. Il commençait à prendre ses marques. Bientôt les employés le reconnaîtraient et auraient un hochement de tête en guise de bonjour.

Sur la liste procurée par Filip le gnome se trouvait un troisième livre au titre alléchant. Il était plus épais que les précédents et Piero mit quatre jours pour en venir à bout.

Il retourna ainsi à la grande bibliothèque chaque fois qu'il atteignait le mot « fin » d'une nouvelle histoire. Pour l'instant, aucun des ouvrages ne l'avait déçu. A chaque fois qu'il ouvrait un nouveau roman, il se plongeait dans un univers différent, faisait la connaissance de nouveaux personnages, attachants ou repoussants mais qui ne le laissaient jamais indifférent. Parfois, il s'identifiait au héros ou éprouvait quelque sentiment pour les jeunes femmes qui traversaient les pages en faisant voler leur

robe. C'était aussi cela le pouvoir des livres? Voyager dans la vie des autres, expérimenter quantités de sentiments par le biais de personnages simplement sortis de l'imagination de quelque cerveau en ébullition? Ou simplement n'étaient-ils que le résultat d'une observation intense de la vie et de ses contemporains?

Piero rencontra ainsi une petite fille éprise d'un lion, un sonneur de cloches amoureux d'une belle gitane, un petit garçon en visite dans une grande usine de chocolat, la quête d'un homme qui parcourt le monde sans savoir que ce qu'il cherche est juste là, à portée de sa main. Il se prit de pitié pour une splendide héroïne cloîtrée sur une île parce qu'on lui fait croire qu'elle est laide, il suivit les pérégrinations d'un finlandais à la poursuite d'un lièvre, les tribulations d'un adolescent dans l'Amérique d'après guerre en révolte contre une société dans laquelle il ne se reconnaissait pas. Il trembla pour cette dame en blanc dans l'Angleterre du dix-neuvième, au prises avec un mari peu scrupuleux et un comte démoniaque. Il revit l'épopée moyenâgeuse d'une bande de brigands sanguinaires, il plongea dans les rues sordides de Londres aux côtés d'un gamin à qui il arrive tant et tant d'aventures, croisant le chemin de personnages peu recommandables tout comme de purs êtres de bonté. Il voyagea dans le temps, au temps où les romains dominaient le monde, lors des guerres napoléoniennes et même dans un futur de plastique et d'acier où des vaisseaux spatiaux emmenaient des humanoïdes sur de lointaines planètes. Il découvrit le monde magique et fascinant d'un apprenti sorcier, la confusion des sentiments que porte un étudiant à son professeur et éprouva la pitié dangereuse d'un jeune officier pour une jeune fille paraplégique. Il descendit dans les mines de charbon aux côtés d'ouvriers aux gueules noires, il vécut l'enfer des tranchées et toutes les atrocités des guerres. Il croisa des personnages démoniaques ainsi que de véritables anges ou simplement des héros humains avec leur cortège de défauts et de qualités.

C'était aussi tout cela le pouvoir des livres? Croiser l'humanité toute entière, passée et à venir, confortablement installé sur un banc ou nonchalamment allongé sur son lit?

Si Piero se réjouissait de la découverte d'un monde nouveau pour lui, il était navré et contrarié de constater que la cité devenait de plus en plus grise, les sons et les parfums n'ayant plus de contraste. Il remarqua que les gens ne souriaient plus. Ils ne se saluaient même plus. Ils regardaient le bout de leurs orteils lorsqu'ils marchaient dans la rue, à une allure nettement supérieure que lorsque les couleurs inondaient les rues. De nouvelles rides se creusaient sur des visages renfermés.

La cité était d'une tristesse à pleurer.

Pourtant, il semblait à Piero que les personnages des livres, ses nouveaux amis, éclataient de couleurs vives. C'était comme rêver en couleurs.

Il repensa à un vague ami qu'il avait maintenant perdu de vue comme c'est souvent le cas. Il se rendait compte que l'existence était un grand fleuve qu'on ne pouvait retenir. On voguait un peu au hasard sur ses flots, croisant d'autres voyageurs solitaires puis s'en éloignant selon le hasard ou la nécessité.

Cette ancienne connaissance avait accompli quantité de petits métiers divers et variés. Il avait été un temps le démêleur des cheveux de la reine. Chaque matin, au réveil de son altesse, on l'appelait et il se plaçait derrière la souveraine à la manière d'un coiffeur. Il se saisissait d'un peigne magique et avec une dextérité de prestidigitateur il libérait les mèches enchevêtrées. Il avait un doigté incroyable. Ses mains étaient aussi légères que la plus infime brise d'été.

Il avait également été souffleur de nuages.

Afin de bénéficier d'une ombre salvatrice, on engageait souvent au moment des plus fortes chaleurs des souffleurs qui se postaient à la cime des arbres les plus hauts et devaient organiser la circulation vaporeuse du ciel. Cela demandait autant de souffle qu'un joueur de trompette mais également une précision et une méticulosité de dresseur de puces. En matière de dompteur d'insectes, il connaissait son affaire. Pendant plusieurs saisons, il avait été le chef d'orchestre d'une troupe d'abeilles, de coléoptères divers et d'hétéroclites moucheron, coccinelles et scarabées volants. Les spectacles proposés étaient tout simplement féériques, merveilleux. Un ballet aérien de

centaines, voire de milliers de danseurs aux minuscules ailes qui voletaient en ordre sous les yeux ébahis des plus jeunes autant que ceux de leurs parents.

Mais la plus grande réussite de ce personnage touche à tout avait été la conception de cette machine qu'on pouvait encore croiser sur une table de chevet ou au pied du lit.

Vu de l'extérieur, elle avait tout d'un casque audio phonique qui aurait pu recouvrir non pas deux oreilles mais six ou huit selon la précision du modèle. On installait l'invention sur son crane au niveau du front et des tempes avant de s'endormir. Au réveil, la machine avait enregistré le moindre rêve et on pouvait alors se le projeter comme on aurait visionné un film. Cela eut un joli succès pendant un temps. Cependant, on se rendit compte très vite que les rêves étaient à ce point intimes qu'on avait l'impression de se montrer plus que nu devant ses amis. Quant à regarder ses propres histoires oniriques tout seul, cela dénotait un nombrilisme exagéré. Sans compter sur le fait que ces histoires n'avaient en définitive ni queue ni tête. On passait, selon l'expression, du coq à l'âne avec une association d'idées connue du seul auteur des rêves et encore, savait-il lui-même de quoi était faite la trame de ses songes? Ce fut un feu de paille. Toutes les machines à rêve furent reléguées au fond des caves ou oubliées dans le fatras qui définit parfaitement un grenier.

Après ce moment de gloire éphémère, on n'entendit plus jamais parler de son inventeur. Certains prétendent l'avoir aperçu en train de faire du toboggan sur un arc-en-ciel ou bien nager dans les cumulus du printemps. Rien d'étonnant à cela. Piero pense plutôt qu'il s'est enfui dans un pays magique où les fleurs ne flétrissent jamais.

Piero achevait de venir à bout d'un énorme pavé où un frêle jeune homme s'entraîne à marquer des paniers de basket sans savoir qu'il sera l'instrument de la divine providence (ou de la main de Dieu selon sa propre croyance) lors d'une guerre cruelle afin de sauver un groupe d'enfants.

Il se rendait compte que les aventures qu'il dévorait n'étaient composées que de mots. Ceux-ci déclenchaient des images dans sa propre tête. Si jusque là, il s'était délecté des histoires qu'il lisait, dorénavant il se savourait également les mots eux-mêmes, la tournure des phrases, le style et le rythme de la prose. De la même façon qu'un gourmet prend plaisir à déguster les aliments qui ne sont plus seulement la nourriture qui le maintient en vie, Piero goûtait la saveur des mots en même temps qu'il appréciait les péripéties des personnages.

Il rapportait le volume qui était l'avant dernier de la liste que lui avait fournie Filip le Gnome. Il était allé le voir pour obtenir une nouvelle liste mais le petit homme lui avait dit qu'il était maintenant assez dégourdi en matière de littérature pour faire lui-même ses propres choix. Se tromper fait partie du jeu. Et puis, à ne lire que des chefs d'œuvre, ceux-ci finissent par devenir la norme, de banales histoires en somme. Comme en toutes choses, il faut du contraste. Ce qui manquait cruellement à la cité depuis que le monde était devenu gris, sans un seul son clair et aucune odeur précise.

Il traversait le grand hall qu'il considérait désormais un peu comme son propre vestibule lorsqu'il repéra une agitation peu commune. Les deux hôtessees avaient quitté leur poste et faisaient cercle avec une demi douzaine d'employés au bas du grand escalier. Piero s'avança. Il n'était pourtant pas affligé de cette tare qui incite à la curiosité malade envers le malheur des autres. Au centre du petit cercle formé se tenaient deux sapeurs pompiers en tenue réglementaire qui exécutaient machinalement des gestes mille fois répétés. Ils installaient une jeune femme sur un brancard. Par-delà les coudes et les épaules des badauds, Piero reconnut *elle*.

Allongée, inerte, sur la civière, *elle* semblait dormir. Son visage était pâle mais *elle* ne paraissait pas souffrir.

L'un des deux pompiers se releva et demanda si une personne pouvait les accompagner. Il y eut des murmures et durant cette hésitation à devoir quitter son poste de travail (alors qu'ils et elles venaient en quelque sorte de le quitter pour assister à la scène) Piero proclama d'une voix résolue qu'il voulait bien

escorter la jeune femme. Le pompier lui demanda s'il était un parent, un ami ou simplement un collègue. Devant l'air interdit de Piero, il haussa les épaules et ils sortirent par la grande porte à double battant, les deux hommes poussant la civière et Piero suivant à trois pas derrière. Ils montèrent dans un fourgon dont les feux clignotaient en noir et blanc. Ils empruntèrent de larges avenues et parvinrent devant une immense construction en béton qui donnait sur un vaste parc aux pelouses rigoureusement tondues et aux arbres sentinelles.

Piero n'avait jamais franchi les hautes grilles de l'hôpital. Il avait bénéficié de la chance de ne jamais souffrir davantage qu'un rhume lors des journées pluvieuses de l'hiver et personne dans ses connaissances n'avait séjourné dans l'établissement, n'occasionnant du même coup aucune visite de sa part.

Piero osa une question à l'homme resté au chevet du brancard tandis que son collègue était au volant. Il lui répondit qu'il n'était pas médecin, qu'on les avait appelé pour un évanouissement, qu'ils étaient arrivés à la bibliothèque et avaient trouvé cette jeune femme allongée sur le sol, sans connaissance mais au pouls régulier et la respiration constante. On allait lui faire subir quelques examens et, probablement, on la garderait en observation pendant quelques jours. L'homme lui demanda s'il connaissait bien la patiente. Piero voyait son reflet chaque matin. Sur le large balcon, *elle* aérait des livres, mais il ne savait rien d'*elle*. Il se demanda soudain quelle idée l'avait poussé à les suivre. Que pouvait-il faire pour *elle*?

Il s'installa sur un siège inconfortable dans une salle d'attente à l'accueil. On lui avait dit qu'on le préviendrait lorsque les examens seraient terminés, que cela pouvait prendre du temps et qu'il serait préférable qu'il ne reste pas là. Mais il choisit de rester au plus près d'*elle*, même s'il se rendait compte que cela ne changeait rien à l'affaire.

Trois heures s'étaient écoulées, longues comme trois jours, quand un homme aux larges épaules se posta devant lui. Il portait une blouse blanche dont les pans volaient dans l'air déplacé lorsqu'il marchait d'un bon pas. Le médecin précisa le nom de la jeune femme mais Piero ne l'entendit pas. En

revanche il perçut exactement des mots simples embrouillés dans un jargon médical obscur même à quelqu'un qui était venu à bout d'une quinzaine de romans. Anémie, faiblesse, asthénie, neurasthénie.

En résumé, *elle* souffrait d'une perte de dynamisme provoqué en grande partie par la perte des couleurs et ce manque cruel de contraste dans les sons qui parvenaient étouffés autant que les parfums étaient dilués dans de vagues émanations sibyllines. Si cela continuait ainsi, soupira le docteur, tous les habitants finiraient par vivre reclus chez eux, à ne plus mettre leur nez dehors, à rester couché la majeure partie de la morne journée sans pouvoir trouver un sommeil réparateur la nuit tombée. Qui sait ce qui arriverait alors? Il finit par informer Piero qu'*elle* resterait en observation pendant au moins cinq jours, son état étant des plus sérieux mais que les visites pourraient avoir lieu dès le lendemain. Il l'encourageait même à venir la distraire. Les examens avaient révélés une nappe de mélancolie stagnante au niveau des artères, ce qui n'était pas très bon signe et quelques résidus de tristesse profondément ancrés dans les tissus internes n'allaient pas favoriser un prompt rétablissement. De plus, l'analyse du sang montrait une couleur gris foncé, ce qui n'était pas étonnant depuis que la cité avait perdu ses couleurs, mais on notait un taux anormalement élevé de cafard dans les globules rouges, enfin gris anthracite. Les quelques radiographies pratiquées avaient laissé entendre que les os eux-mêmes étaient atteints de morosité chronique, cette fine pellicule qui enveloppe les articulations et les rend moins souples. Au fil de son exposé, les épaules du docteur semblaient s'affaisser sous le poids des tristes révélations comme s'il éprouvait lui-même les symptômes annoncés. Enfin, il donna une ferme poignée de main à Piero et retourna vers des dizaines de patients anonymes qui attendaient un diagnostic dans des petites chambres blanches.

En regagnant sa petite chambre de bonne située sous les toits, Piero était en proie à plusieurs sentiments contradictoires. Depuis qu'il lisait ardemment, il lui semblait mieux y voir dans sa propre âme, mieux se connaître. La littérature servait-elle

aussi à ça? A mieux se connaître? Et pourquoi pas à mieux cerner les autres, mieux leur rendre service?

Le diagnostique du médecin, guère optimiste, l'avait terrassé et enveloppé d'un brouillard intérieur qui embrunissait tout son être. Mais la perspective de pouvoir aller la voir tous les jours après son travail le gonflait d'orgueil, lui redonnait une joie de vivre comme si le monde avait retrouvé ses couleurs. Les deux sentiments contradictoires luttèrent dans son esprit et ses veines toute la soirée. Un débat éternel avait lieu dans chacune de ses cellules. Il ne trouva pas le sommeil. Alors, il s'assit sur le toit comme souvent lorsque les étoiles brillaient au firmament. La nuit était d'encre et sans profondeur, privé des astres qui donnaient de la perspective à cette voûte céleste. Ses pensées l'obsédèrent davantage. Il naviguait à vue entre son amour pour *elle*, la triste réalité de son état, sa future mission de lui rendre sa gaieté en venant la voir chaque jour. Mais peut-être qu'*elle* n'accepterait pas de le voir? *Elle* aurait sûrement des tas de visites. Des amis, de la famille, ses propres collègues, un fiancé très certainement.

Allongée sur son petit lit tout blanc, *elle* ne dormait pas. *Elle* repensait à sa vie. Et *elle* avait cruellement froid.

Toute petite, *elle* avait perdu ses parents dans de curieuses circonstances.

Sa mère souffrait d'un mal qu'on ne savait pas soigner à cette époque. Elle était d'une légèreté malade. La moindre émotion la rendait aussi vaporeuse qu'une plume. Elle devait donc porter constamment des chaussures spéciales aux semelles de plomb qui la clouaient au sol. Les efforts qu'elle devait faire à chaque pas lui interdisait les promenades dans le parc ou les vagabondages en forêt. Son humeur joyeuse compensait ces tracasseries d'absence de gravité mais son moral vacillait certains jours. La venue de sa fille lui avait redonné un zeste de gaieté bien vite ternie par l'obligation implacable de devoir toujours porter ses maudites chaussures aux semelles de plomb

lorsqu'elle sortait dans la rue. Un matin, constatant que sa fille souffrait d'un léger rhume, elle se précipita à la première pharmacie en oubliant de chausser ses souliers plombés, n'ayant pas la tête à ça. Elle n'avait pas parcouru la moitié de la rue qu'elle se senti soulevée dans les airs comme dans un ascenseur. Elle ne s'en aperçut même pas sur le moment, toute absorbée par la fièvre relative de sa fille et ses faibles quintes de toux. Lorsqu'elle constata qu'elle ne voyait plus les façades des boutiques mais bien leurs toits identiques, elle comprit son erreur. Mais elle continuait de s'élever et ni ses cris ni ses gestes inutiles ne lui permettaient de perdre de l'altitude. Elle traversa un joli nuage qui la rassura, puis prit la direction du soleil et on ne la revit jamais.

Le père tomba dans une dépression sans fond. On aurait dit qu'on lui avait coupé ses ailes. Très vite, il n'eut plus de goût à son travail. Il marchait la tête baissée, ne voyant plus les murs de la cité et n'entendant plus ses amis et connaissances qui lui disaient bonjour, comment allez-vous? Il se désintéressa de sa propre fille, incapable de lui rendre ce qu'il avait perdu à tout jamais. Il mourut de chagrin en quelques semaines.

Elle fut donc recueillie à l'âge de huit ans par la grande institution des enfants perdus ou abandonnés ou simplement fugueurs.

C'est à cette époque qu'*elle* commença à souffrir du froid pendant la nuit. *Elle* enfilait six paires de chaussettes les unes sur les autres lui donnant l'aspect d'une momie mais rien n'y faisait: ses pieds demeuraient glacés jusqu'au matin et il fallait attendre le milieu d'après midis torrides du cœur de l'été pour qu'ils se réchauffent. Le froid gagna ainsi tous ses membres. Ses camarades ne lui serrèrent plus la main tant elles avaient le sentiment de presser la main d'une morte. On ne lui fit plus de bises non plus dès lors que ce froid glacial gagna son visage. A douze ans, *elle* était devenue un bloc de glace. *Elle* n'en souffrait pas outre mesure. *Elle* se vêtait en conséquence mais sa vie sociale s'en ressentit grandement. On la tenait à distance. *Elle* avait du mal à se faire de nouvelles amies, de nouvelles connaissances. D'un abord facile et d'un naturel joyeux, *elle* se

liait très aisément mais dès que l'on remarquait cette froideur, on se désintéressait d'*elle*. On lui avait trouvé de délicieux surnoms au pensionnat. Mademoiselle croque-mort. Sainte Marie dame de marbre. Miss banquise. Vénus de papier glacé.

Comme tous les enfants rejetés, *elle* avait trouvé refuge dans les pages imprimées des livres. Compagnons consolateurs par excellence, *elle* s'identifiait aux héroïnes de Balzac et Stendhal, aux filles sans complexes et modernes de Troyat et Barjavel, aux ingénues libérées de Sagan, aux aventurières de Blixen, aux femmes perdues de Claudel et Giraudoux, à celles oppressées par les convenances d'Austen. *Elle* parcourait les lignes de Doris Lessing, se repaissait des phrases de Zweig, visitait les bas-fonds chez Dickens et Hugo, se dépaysait dans le grand nord de Londres et découvrait l'âme slave avec Dostoïevski et Tolstoï. Anna Karénine était sa préférée bien entendu.

Elle passa donc toute son adolescence entre l'étude et la lecture. Le froid avait gagné ses organes intérieurs. Son cœur devenait de glace. *Elle* ne savait comment le réchauffer, ses lectures s'avéraient impuissantes à fournir de telles braises.

Elle aurait pu devenir un haut fonctionnaire recherché ou décrocher un poste de secrétaire d'important dirigeant. Mais, là encore, son air glacial joua contre *elle*. On lui préférait des jeunes femmes moins compétentes mais plus chaleureuses.

A vingt ans, *elle* remplaça progressivement les livres qui ne lui réchauffaient le cœur qu'en surface par des amants. *Elle* les choisissait comme ses héroïnes préférées, aidée en cela par une beauté qui intimidait ou rendait jalouse. Ses cheveux tombant sur ses épaules étaient d'un blond qui captait et renvoyait les rayons du soleil. Ils changeaient de tons au cours de la journée, au long des saisons. Son corps frêle était de proportions mathématiques. Ses jambes fines étaient musclées sans avoir besoin d'aucune activité physique. Ses bras avaient la fragilité des statues antiques et la douceur d'une aube à la campagne mais étaient aussi froids que le reste de son corps. Ses mains blanches étaient deux colombes au plumage glacé. Quant à son visage, il était douloureux en ce sens qu'on avait mal à regarder tant de beauté comme on cligne des yeux devant l'ardeur du

soleil ou qu'on a le souffle coupé devant une œuvre d'art. Des lèvres vermeilles sans aucun apport d'artifice, des pommettes hautes mais non saillantes offraient à ses joues un terrain idéal aux baisers. Le lobe de ses oreilles, vierge de tout bijou, était d'une perfection de Botticelli. Son nez bien dessiné disposait de la courbure parfaite, ni trop droit ni trop cintré. Son front était volontaire et ses sourcils juste deux virgules qui renforçaient le pouvoir de ses yeux. Elle avait un regard aussi doux qu'une caresse, contrastant avec la froideur qui émanait de sa personne. Bleus aux reflets bruns, ils souriaient naturellement et sans cette ironie que l'on trouve parfois chez les personnes trop parfaites.

Elle collectionnait les aventures d'un soir ou de quelques nuits tout au plus. C'est toujours *elle* qui rompait. Le froid qu'*elle* irradiait ne gênait nullement ses prétendants mais ils étaient tous incapables de réchauffer son corps la nuit et son cœur le reste du temps. A l'inverse, il semblait qu'ils puisaient le peu de chaleur qui lui restait au fond d'*elle*-même. Les amants sont de vrais vampires en ce qui concerne la chaleur interne. Ils prennent mais ne donnent pas, ou mal.

Elle avait besoin de ces nuits partagées comme un toxicomane a besoin de sa dose quotidienne. *Elle* avait besoin de ces corps bouillant qui ne la réchauffaient qu'en surface comme le verre d'alcool qui semble enflammer toutes nos cellules. Mais *elle* ne ressentait que du dégoût pour ces amants interchangeable. *Elle* se jurait de ne jamais tomber amoureuse. De n'utiliser les garçons que dans une seule intention, en définitive la même que leur propre dessein. *Elle* séduisait. *Elle* prenait. *Elle* jetait. Mais *elle* était affligée et s'en voulait de se perdre ainsi dans des relations stériles.

Alors *elle* replongeait plus ardemment encore dans ses lectures, s'abandonnant devant des personnages aux sentiments vrais et profonds. C'était un cercle vicieux. Mais les héros de papier demeuraient désespérément inaccessibles.

Piero était tout aussi emprunté dans les dédales hospitaliers qu'il l'avait été lors de ses premières visites à la grande bibliothèque. Il se sentait un intrus dans un milieu dont il ignorait tout. Une guêpe dans une ruche, une mouche dans une assiette de vinaigre, un chien dans un jeu de quilles.

Il tenait à la main un joli petit bouquet de fleurs des prés qu'il avait lui-même glané au gré d'une promenade où il avait pesé le pour et le contre d'une visite à celle qui inondait ses pensées. N'allait-il pas lui être désagréable de découvrir un inconnu à son chevet? Était-il inconvenant de venir voir une jeune femme qu'il n'avait croisé qu'une seule fois dans sa vie? A chaque fleur coupée, un nouvel argument le dissuadait de sa démarche prévue. Mais entre chaque récolte, ses sentiments le forçaient à se rendre à l'évidence. Il en avait envie, il en avait besoin. Il devait franchir le pas. On ne sait pas la température de l'eau avant de s'y être baigné. On ne connaît pas la difficulté du chemin avant de l'avoir emprunté.

Il avait balbutié une demande à l'accueil, ne sachant pas le nom de la jeune femme mais seulement les circonstances de son arrivée la veille. L'hôtesse était la bonté même et lui donna un numéro de chambre accompagné du nom de la patiente mais qu'il oublia aussitôt. En revanche, il gardait le chiffre comme un sésame, un numéro gagnant de loterie.

Il se tenait maintenant devant la large porte portant les trois chiffres magiques. Quelques pensées le retenaient d'entrer tandis que d'autres, luttant ardemment dans son cerveau, l'encourageaient à franchir ce seuil. Il avait l'intuition qu'une fois ce premier pas accompli, sa vie prendrait une nouvelle voie. Il se représentait souvent la vie comme une gare de triage avec ses innombrables voies. D'abord, elles couraient rectilignes et parallèles mais, bientôt, elles divergeaient pour mener à des destinations parfois opposées. Il arrivait aussi que l'aiguillage soit plus brutal, que les événements marquent plus rapidement et résolument le cours des choses.

Il poussa la porte qui s'ouvrit sans bruit.

Allongée sur un petit lit blanc, *elle* dormait.

Il n'osa pas la réveiller et s'installa, son joli petit bouquet à la

main, sur un des deux sièges proposés. Il l'observait tendrement. *Elle* était parfaitement immobile, son torse se soulevant à peine à chaque respiration. Ses traits paraissaient apaisés. Il put détailler chaque élément de son visage si pur. Ses cheveux dessinaient de remarquables arabesques sur l'oreiller. *Elle* semblait sans défense et il eut voulu la protéger. Mais comment s'y prendre?

Il savourait ce moment inespéré en retenant sa respiration de peur de devoir la réveiller. Il avait conscience de sa chance dont il appréciait chaque instant, assis sur cette chaise d'où il n'avait qu'à tendre le bras pour la toucher. *Elle* lui faisait penser à une princesse de contes de fées qui attendait patiemment la venue du prince charmant. Mais il n'avait rien du prince charmant et se sentait plus dans la peau du sonneur de cloches amoureux de la belle gitane. Le héros tant attendu allait surement faire son entrée avec bien plus de prestance que sa modeste arrivée et elle ouvrirait ses jolis yeux sur l' élu et lui offrirait ses lèvres. Les deux tourtereaux, leurs yeux aimantés, ne tourneraient même pas la tête vers lui pour lui enjoindre d'aller leur chercher deux boissons et quelques pâtisseries ou sucreries qu'on ne partage vraiment qu'entre gens qui s'aiment. Il s'exécuterait, un peu gauche tout en marmonnant de confuses excuses de troubler leur complicité par sa seule présence inopportune.

Il ouvrit les yeux. Il devait s'être assoupi lui aussi. On raconte qu'un bon bailleur en fait bailler deux, mais sait-on qu'un bon dormeur peut en endormir tout un régiment?

Sur le petit lit tout blanc, *elle* s'était relevée et l'observait d'un air à la fois curieux et pénétré.

Il tenta de se confondre en excuses mais *elle* ne lui en donna pas le temps. Il craignit un instant qu'*elle* ne le chasse de sa chambre sur-le-champ et, par conséquent définitivement de sa vie.

Elle lui demanda simplement qui il était.

Il lui parla de son malaise à la grande bibliothèque et de son escorte jusqu'à l'hôpital. Il n'était revenu que pour avoir des nouvelles de sa santé. Pieux mensonge car, tandis qu'il prenait un air dégagé pour répondre d'une façon toute naturelle, son

cœur bondissait dans sa poitrine comme une boule de flipper. Ça faisait tilt dans toutes ses cellules.

Elle esquissa un sourire, avouant que c'était bien aimable de sa part et qu'*elle* se sentait mieux aujourd'hui.

Piero ne savait que lui dire. *Elle* l'intimidait comme toutes les personnes qu'on admire tellement. Pourtant un échange spontané se mit en place. Ils parlèrent de tout et de rien, de ces futilités tellement indispensables à tout bon échange. Des insignifiances essentielles.

Lorsqu'elle tenta de dissimuler l'esquisse d'un bâillement, il prit congé. Ce n'est qu'une fois dans le long couloir qu'il se rendit compte qu'il tenait toujours son joli petit bouquet de fleurs des prés à la main. Il fit demi-tour, retourna dans la chambre. Elle s'était à nouveau endormie. Il posa délicatement le joli bouquet tendrement cueilli sur la table de chevet et s'en alla, le cœur léger et le pas plus sûr.

Le lendemain, les enfilades de couloirs démesurés ne l'épouvantèrent à peine. Il avançait avec détermination et le personnel ne le regardait plus en coin. Il poussa la porte de la chambre aux trois chiffres magiques.

Elle avait la tête tournée vers la fenêtre et regardait la grisaille du dehors par-delà les fins rideaux. Lorsqu'*elle* le vit, *elle* n'eut aucun sourire, mais ses yeux s'ouvrirent davantage. Il remarqua le joli petit bouquet épanoui dans une élégante carafe remplie d'eau aux trois quarts. *Elle* lui demanda d'écartier les rideaux afin qu'elle puisse se distraire du spectacle immobile du dehors. Il s'avança mais *elle* se reprit et lui indiqua qu'il pouvait attendre la fin de sa visite pour tirer les rideaux.

Ils parlèrent moins que la veille. *Elle* soupira en regrettant de ne pouvoir ouvrir un livre. Cela lui manquait. Mais le médecin était formel: ses yeux n'étaient pas encore assez solides pour permettre une lecture assidue de petits caractères. *Elle* se justifia en lui confiant quel était son métier. Je sais, dit-il. *Elle* eut l'air surpris et ses yeux s'ouvrirent davantage. Qu'*elle* était belle alors!

Il lui remémora l'épisode du livre échappé de ses mains et qu'il avait récupéré sur le pavé.

Elle le regarda avec plus d'insistance, tentant vainement de faire remonter un souvenir du plus profond de sa mémoire. *Elle* se souvenait exactement de cet épisode. *Elle* avait cru mourir de honte. Echapper un livre. Cela correspondait à une faute grave. Heureusement, il n'y avait pas eu de témoin et l'ouvrage n'avait pas trop souffert. *Elle* revoyait encore précisément toute la scène. Le livre chutant dans les airs. Sa panique. Les escaliers qu'elle dévala aussi vite que ses jambes le lui permirent. Le monde qui semblait s'effondrer autour d'elle. Mais aucune réminiscence de celui ou celle qui lui avait tendu le volume. Comment peut-on oublier cela?

Alors *elle* s'aperçut qu'elle ne l'avait pas oublié. *Elle* ne l'avait tout simplement pas vu. Ainsi certaines gens demeuraient invisibles à ses yeux. *Elle* était troublée et Piero s'en aperçut. Il ne voulait pas qu'elle s'accable pour si peu de choses. Il savait qu'il était négligeable pour une bonne partie des gens. *Elle* n'avait pas à se formaliser pour ça, se sentir coupable le moins du monde ou éprouver le moindre scrupule. Il changea de sujet et évoqua le chant des oiseaux qui se ternissait de jour en jour. La grisaille envahissait toute la cité, étouffant les sons et masquant les parfums. Puis il prétexta un rendez-vous, une chose à faire d'urgence. Il la salua et pensa à tirer les rideaux. Une fois sur le seuil de la porte, il lui proposa de lui faire la lecture à sa prochaine visite. Avait-elle une préférence pour le titre? Tandis qu'elle cherchait quel livre elle aimerait entendre lire, il remarqua comme une nuance au contour de sa bouche. Il aurait juré que ses lèvres avaient une très légère teinte rougeâtre. Une fois Piero parti, *elle* repensa à toute cette histoire. Le jour où *elle* avait laissé tomber le livre, *elle* avait ressenti une honte l'envahir. Celle de faillir à sa mission, de n'être pas à la hauteur de ce qu'on attendait d'elle. D'être incompétente dans son travail et maladroite dans ses gestes. Aujourd'hui, *elle* ressentait une autre forme de honte. Celle de ne pas se souvenir du nom d'une personne importante par exemple. *Elle* voyait bien que ça lui faisait de la peine qu'elle ne se souvienne pas de lui bien qu'il chercha par tous les moyens de ne pas le montrer. Lui venait la voir tous les jours alors qu'elle n'était rien pour lui,

juste une inconnue qui s'était évanouie alors qu'il passait par là. *Elle* se demanda alors pourquoi il était à la bibliothèque ce jour-là. Certainement pour emprunter ou rapporter un livre. Mais le jour où *elle* avait laissé choir le livre? *Elle* se rendit compte qu'*elle* ne lui avait posé aucune question le concernant, sur sa vie, ses goûts, ses activités. *Elle* n'avait aucune curiosité de lui tout simplement parce qu'il lui était invisible, qu'*elle* ne le remarquait même pas, tout comme on ne prête pas attention à un serveur ou un conducteur de bus. Que faisait-il dans la vie? *Elle* se jura de le lui demander dès le lendemain. Mais pas directement. *Elle* trouverait certainement un moyen détourné afin de ne pas lui montrer qu'*elle* s'intéressait à lui. Parce qu'il était différent des autres, ses amants d'une nuit, ceux qui ne lui réchauffaient ni le corps, ni le cœur.

Le lendemain, il était là, debout devant le petit lit blanc, tenant dans ses mains un épais volume. Il ne le connaissait pas. Celui-ci ne faisait pas partie de la liste dressée par Filip le Gnome. En sortant de l'hôpital la veille, il s'était précipité à la bibliothèque et n'avait pas fermé l'œil de la nuit. Il n'avait pas tout lu, mais était parvenu à la bonne moitié, relisant les deux premiers chapitres afin de pouvoir maîtriser mieux sa lecture. Il lisait à haute voix pour lui-même, s'aidant de son doigt placé devant le texte en guise de guide, mais il n'avait jamais lu pour quelqu'un. Et ce quelqu'un là n'était pas n'importe qui. Il s'était donc entraîné jusqu'au petit matin.

C'était une belle histoire d'amour assez sombre. L'histoire d'une passion où le héros n'hésitait pas à manipuler son monde. Piero le trouvait odieux, arrogant, sûr de lui et superficiel mais ne pouvait se résoudre à le détester. De plus, la plume était fine, les mots choisis, la syntaxe irréprochable et cela semblait couler comme une fabuleuse rivière, tantôt calme et apaisée, tantôt en proie à une furie torrentielle.

Alors qu'il s'installait sur la petite chaise comme à son habitude depuis deux jours. *Elle* lui fit signe de se rapprocher. Il ouvrit le

livre, prit une profonde inspiration et commença sa lecture.

« Descendu de cheval, il allait le long des noisetiers et des églantiers, suivi des deux chevaux que le valet d'écurie tenait par les rênes, allait dans les craquements du silence, torse nu sous le soleil de midi, allait et souriait, étrange et princier, sûr d'une victoire. »

Il leva le nez, jeta un regard sur *elle* qui l'écoutait, attentivement. Son visage était concentré, il pouvait y discerner une tension dans chaque muscle comme un athlète avant le départ de la course. Son regard se perdait au plafond et il sentait bien qu'*elle* était attachée à son récit. Pour la première fois de sa vie, il devenait quelqu'un pour une personne. Et cette personne, c'était *elle*. Au moment de quitter la chambre, *elle* lui sourit. Ce n'était pas un sourire de convenance, ni de politesse. Mais un vrai sourire comme si son âme lui parlait directement. Il remarqua le rouge plus prononcé aux contours de ses lèvres et même quelques reflets blonds dans ses cheveux.

Pendant plusieurs jours, il lui fit la lecture du même ouvrage. Il lisait le passage prévu la nuit précédente afin de s'imprégner des mots et n'avoir ensuite aucune hésitation dans sa lecture à haute voix, dans sa lecture pour *elle*. Il réussissait dorénavant à y mettre le ton, jouer avec le rythme, s'imposer des silences. C'était un moment privilégié. Il régnait dans la chambre un calme souverain et une tranquillité profonde, seulement troublés par sa voix qui s'affermissait de jour en jour comme il prenait de l'assurance, une confiance en lui-même qui était toute nouvelle.

Ils parlaient peu, échangeant seulement des considérations littéraires. Piero se rendait compte qu'il avait un long chemin à parcourir pour égaler ses connaissances : *elle* savait tout des livres.

Au fil de ses visites, il remarquait que des couleurs apparaissaient plus vives sur sa personne à *elle*. Toutefois le reste de la chambre, les murs de l'hôpital, les rues et les façades d'immeubles, bref le monde entier restait désespérément gris. Il ne pouvait expliquer ce phénomène. Que se passait-il? Il avait envie de lui demander, à *elle*, si elle avait remarqué la même chose mais il n'osa pas.

Un jour, il entra dans la chambre et découvrit le lit vide. Affolé, il allait faire demi tour lorsqu'une voix l'appela.

Elle était assise paisiblement dans un bon fauteuil proche de la fenêtre où elle avait légèrement tiré les rideaux. Elle regardait la morosité du dehors. *Elle* eut à nouveau ce doux sourire qu'il aimait tant. Une façon de dire bonjour. Le sourire s'élargit et *elle* lui annonça, toute guillerette, qu'elle sortait demain.

Il ne put s'empêcher d'exploser de joie mais il savait au fond de lui que c'était sans doute la dernière journée qu'il la voyait. Heureusement, il n'avait pas terminé le livre. Il restait bien trois cent pages à parcourir. Peut-être aurait-*elle* envie de connaître la suite? Mais si *elle* quittait l'hôpital, cela voulait dire qu'*elle* était guérie et qu'*elle* pourrait alors lire elle-même tous les livres qu'*elle* souhaiterait.

Il ne put, pendant toute la séance, effacer une très légère ombre dans ses traits, gommer une profonde tristesse dans sa voix et cacher le voile qui ternissait son regard. *Elle* le remarqua. S'enquit de cette inhabituelle désolation. Il ne put lui dissimuler davantage les raisons de son abattement.

Alors, *elle* partit d'un rire si éclatant qu'un instant, il la vit totalement en couleurs. *Elle* rayonnait dans la grisaille environnante comme aux plus beaux jours où il l'admirait en train d'aérer les livres sur le long balcon de la grande bibliothèque. Et il sourit, apaisé. Il ne put réfréner le rire qui naissait au niveau du sternum et qui grimpait à toute vitesse le long de son œsophage, cascadaît dans sa gorge pour exploser dans sa bouche. Il rirent de bon cœur, à l'unisson. Un fou rire incontrôlable qui tenaille le ventre et essouffle pire qu'une course effrénée. Ils mirent du temps à retrouver une respiration normale, *elle* se tenant les côtes, lui penché les coudes sur ses genoux.

Bien entendu, elle serait ravie qu'il vienne continuer de lui faire la lecture chez *elle*. Après tout, *elle* n'était pas totalement guérie, *elle* débutait juste une longue convalescence. En réalité, c'étaient de faux prétextes. *Elle* ne voulait pas se convaincre qu'*elle* appréciait sa présence, qu'*elle* en avait envie, qu'*elle* en avait besoin.

C'était une impasse qui devait resplendir de parfums et de couleurs au temps béni d'avant la grisaille et l'uniformité. Les dalles du pavé étaient irrégulières comme une rangée de dents mal alignées. Les façades des maisons étaient raisonnablement hautes, pas plus de trois étages, et les pierres des murs avaient une consistance inégale. Certaines semblaient dures au toucher, d'autres plus chaudes et spongieuses. Des jardinières de fleurs étaient encore accrochés aux balcons mais plus aucune couleur n'égayait le passage. Piero passa même sous une treille qui devait agréablement parfumer l'air de Septembre. On trouvait quelques bancs où l'on devait prendre le temps de vivre... avant toute cette morosité ambiante, cette langueur universelle.

Il grimpa cinq marches de beau granit et actionna une petite main en fer forgé qui ne rendit qu'un son étouffé. Il entendit des petits pas dans le vestibule puis la lourde porte s'ouvrit dans un bruit mat.

Elle se tenait devant lui, enveloppée d'une épaisse robe de chambre grise claire. Il ne voyait que ses lèvres en couleurs et, aujourd'hui, un chatolement vert clair dans ses yeux.

Tout le reste de l'appartement oscillait entre le gris clair et le gris foncé. Seule une statue de chat, posée sur un guéridon, était noire ébène. Le mince couloir donnait sur une belle pièce où devait crépiter, les jours frileux, un doux feu dans la cheminée qui faisait face à une paire de fauteuils accueillants. La décoration était des plus simples. Chaque mur était tapissé de rayonnages débordants d'ouvrages de toutes les dimensions. Il repensa à l'ancre de Filip le Gnome, à cette différence près qu'ici tout semblait bien rangé, même le désordre apparent répondait à de strictes lois de classement. Des plantes en pot se désolaient d'avoir, elles-aussi, perdu leurs couleurs.

Elle lui demanda s'il voulait boire quelque chose, une infusion peut-être? *Elle* le guida dans un recoin invisible depuis l'entrée. Le coin cuisine, réduit mais fonctionnel, était baigné d'une lueur pâle qui pénétrait par une large baie vitrée. Aux temps

enfui des couleurs, on devait s'y sentir comme en plein air, la lumière inondant pleinement la pièce. On y trouvait tous les ustensiles pour concocter de bons petits plats et Piero se persuada qu'*elle* était une fine cuisinière. Une étagère faisait le tour de la pièce où étaient alignés quantité de pots de confiture, rangées du gris clair au gris foncé et tout autant de récipients contenant des brins d'herbes séchées et une foule de petits sachets renfermant toutes les senteurs possibles. La collection était impressionnante. Il dut faire son choix parmi les herbes odorantes. Il choisit un mélange de tilleul, de menthe et de réglisse. *Elle* opta pour un choix plus fruité: des pelures d'orange agrémentées de clous de girofle et d'une pincée de romarin. *Elle* l'invita ensuite à s'asseoir dans l'un des deux fauteuils qui fixaient la cheminée tandis que l'eau commençait à frémir en produisant des plaintes sifflantes.

Il avait bien entendu apporté l'épais livre. Il restait bien trois chapitres à terminer. Ils auraient besoin de deux bonnes séances. *Elle* revint, tenant dans ses mains un large plateau où fumaient deux grandes tasses accompagnées d'un assortiment de petits gâteaux aux formes variées. Piero dut imaginer quelles étaient leurs couleurs pasteltes. Cela lui donna une idée. Il lui ordonna de fermer les yeux et d'imaginer la couleur de tous les objets de son appartement. *Elle* dut faire un effort au début pour se concentrer et activer sa mémoire. Puis, très vite, *elle* revit le parquet aux reflets cuivrés qui avait l'intensité de la bière les jours où elle passait sa matinée à le cirer consciencieusement. *Elle* retrouva les motifs des fauteuils, bouquets d'aubépines allant du rose pâle au fuchsia intense, leurs accoudoirs plus sombres, grenat et bordeaux. La large pierre qui dallait la cheminée regagnait son gris mat parsemé de traces de charbon. Et toutes les tranches des livres qui n'étaient jamais pareilles. En se concentrant ainsi, *elle* redécouvrait des nuances qu'*elle* ne prenait même plus la peine de remarquer. La cuisine éclata de lumière. La table bleu ciel, les étagères couleur de chevreuil, jusqu'aux pots de confiture, savamment rangés selon leur teinte. Le melon et l'abricot suivant l'ananas et le coing et précédant la groseille et la framboise qui se terminaient par la mûre et la

myrtille. *Elle* sourit à l'évocation du petit tableau accroché au dos de la porte. Il représentait un feu d'artifice irradiant la cité toute entière. Les rouges étaient vermeilles, les bleus turquoises, les verts émeraude, des touches de jaune imitaient les rayons du soleil et des éclats violets avaient la puissance de coups de fouets.

Elle ouvrit les yeux et vit le terne qui l'entourait. Piero était assis à ses côtés. Il lui sembla que dans son œil droit pétillait une étincelle couleur de noisette.

Tous les jours, Piero venait lui rendre visite.

Tous les jours, ils dégustaient ensemble une infusion de leur choix.

Tous les jours, il parcourait un ou deux chapitres d'œuvres qui la ravissaient. Ou encore, ils fermaient les yeux pour mieux se souvenir des couleurs perdues.

Un jour, il perçut de délicieuses émanations qui provenaient de la cuisine. *Elle* lui refusa l'entrée, prétextant que c'était une surprise. *Elle* l'invitait à dîner. Il protesta. S'il avait été prévenu, il aurait mis plus de soin à sa toilette, soigné son apparence. *Elle* sourit. De toute façon, tout était gris et flou.

Le repas était un délice. Des petites bouchées en guise d'hors d'œuvre, puis des boulettes de viande macérées dans des aromates arrosées de vin blanc pendant toute une nuit dont Piero ne put trouver l'origine. Des légumes simplement cuits à la vapeur accompagnaient ces réjouissances.

Il entreprit de continuer le test. Ils fermèrent les yeux en dégustant religieusement chaque bouchée. Ils avaient l'air d'archéologues gastronomes cherchant la molécule mystérieuse dans chaque bouchée. Des arômes naissaient au contact de leurs papilles. Ils ne se contentaient plus d'avaler simplement leurs fourchetées, ils appréciaient chaque saveur, savouraient les différentes textures. Certains aliments fondaient tout doucement sous la langue, d'autres conservaient leur croquant. Il y en avait de gélatineux qui semblaient vouloir échapper à la mastication,

il y avait des consistances râpeuses qui chatouillait le palais. Ils redécouvraient le plaisir de déguster. Ils ne mangeaient plus, ils ordonnaient une symphonie de leurs papilles comme un chef d'orchestre dirige cent cinquante musiciens.

Lorsqu'*elle* proposa le dessert, de délicieuses profiteroles, ils n'avaient plus faim. Ils avaient tellement profité de chaque bouchée qu'ils étaient repus bien que la table ne fut en rien gargantuesque.

Quand il la quitta, *elle* crut déceler une nouvelle touche de couleur sur sa personne. Un point rose pâle au bout du lobe de l'oreille gauche.

Cela faisait quelques jours maintenant que lui la voyait entièrement en couleurs.

Un bel après midi, ils sortirent dans le grand parc.

Elle était maintenant totalement guérie, mais ils continuaient à se voir, par plaisir. Ils s'installèrent sur un banc libre sous un grand noyer et donnant sur une petite fontaine. Ils fermèrent à nouveau leurs yeux et se fièrent à leurs oreilles.

Tout d'abord, ils perçurent le chant cristallin de la fontaine. En écoutant attentivement, ils purent détacher le son de chaque goutte qui se fracassait gentiment. Puis, ils orientèrent leur ouïe au-delà de la musique aquatique comme on zoome sur une partie d'un paysage en occultant volontairement la partie principale. A l'arrière-plan acoustique ils pouvaient discerner le bruit du vent secouant les feuilles des arbres, le son soyeux que provoque les ailes du vol d'un oiseau. Bientôt ils remarquèrent la rumeur de la cité, des extraits de conversations qui se noyaient les unes aux autres. Enfin ils purent distinguer des sons isolés dans toute cette multitude comme on arrive à repérer le grain d'une photo mal imprimée.

Ils exerçaient ainsi tous leurs sens afin de retrouver la netteté qui s'était diluée dans une monotonie ambiante. Ils parvenaient ainsi à retrouver l'exactitude et le détail au-delà même de leurs perceptions d'avant l'absence de couleurs. Ils se faisaient sentir

toutes sortes d'objets, jusqu'aux pierres. Avec de l'entraînement, ils purent dès lors percevoir d'infimes différences dans l'odeur minérale. Le granit exhalait des effluves pures, difficiles à saisir. La craie sentait le talc tandis que le calcaire pouvait s'imprégner d'autres odeurs environnantes, tel un caméléon des odeurs. Le basalte restituait des senteurs volcaniques, un parfum de lave. L'ardoise embaumait le lichen et la mousse alors que les grès possédaient des relents soufrés. La brique sentait le feu de bois mais le charbon avait une odeur de fer. Le marbre ne sentait rien. Enfin l'argile évoquait l'odeur du sable et des coquillages. Ils aimaient triturer les petits cailloux entre leurs doigts à la manière des religieux égrenant leur chapelet.

Ils découvrirent un nouveau mot.

Pétrichor.

L'odeur que renvoie la terre après la première pluie.

Ils purent associer une couleur à chaque texture de roche. Du bleu à l'orange. Dans leur tête, ils recoloraient la cité. Cependant, lorsqu'il la regardait, *elle*, Piero la voyait intégralement en couleurs. Ses cheveux blonds aux nombreux reflets qui captaient parfaitement la faible lumière du soleil, leur donnant un air satiné et changeant. Le grain de sa peau, oscillant entre des nuances de bisque, d'abricot et de miel. Ses lèvres groseilles d'un rouge très pur et sucré. La coloration de ses yeux, plutôt verts pâles le matin, allant jusqu'à l'absinthe et au jade en milieu de journée avant de s'éclaircir dans des tons d'anis et de tilleul en début de soirée.

Il connaissait chaque intonation de sa peau, reflétant ainsi son humeur, le moindre timbre, le plus petit accent changeant sur ses joues ou son front, sur ses pommettes mais aussi le bout de son nez ou le lobe de ses oreilles.

Il ne lui en parlait pas tout comme *elle* lui taisait la découverte qu'il lui apparaissait quelquefois bardé de couleurs tandis que le reste de la cité restait désespérément d'une grisaille infinie. Ni l'un ni l'autre ne comprenait ce qu'il leur arrivait.

Les semaines se succédèrent, une saison chassa l'autre, puis ce fut à nouveau l'hiver. Le monde s'était résigné à vivre sans couleurs, sans odeurs ni musique. Eux seuls percevaient encore

les moindres parfums et les sonorités infimes à force d'exercer leurs sens.

Dans ses yeux, *elle* apparaissait toute en couleurs. Il savait dorénavant que c'était l'amour qu'il éprouvait qui lui rendait ainsi sa pigmentation. En revanche, *elle* ne comprenait toujours pas pourquoi Piero présentait des parties colorées. Ses yeux noisette par exemple ou bien le lobe de ses oreilles, légèrement saumon.

Elle finit par s'en ouvrir à son ami. Il lui révéla alors qu'il la voyait en couleurs depuis des mois.

L'amour est le sentiment le plus fort mais aussi le mieux dissimulé.

Ils venaient de se quitter à la nuit tombée. *Elle* restait seule dans son appartement où ils avaient diné ensemble une nouvelle fois. Ils avaient été joyeux cette journée-là. Peut-être le vin pétillant était-il l'auteur de cette gaieté. Maintenant, *elle* éprouvait de la tristesse à se retrouver seule, *elle* qui n'aimait rien moins que la solitude des longues soirées d'hiver. *Elle* alluma un feu qui enveloppa très vite des bûches grises d'une flamme à peine moins terne. *Elle* éprouvait une lassitude de l'âme. *Elle* se fit la réflexion que cela serait un bon titre de roman. Un tel livre existait peut-être. *Elle* se fit la promesse de vérifier dès le lendemain matin à son entrée à la bibliothèque.

Assise, presque somnolente, devant le feu qui crépitait, *elle* pensa à Piero. *Elle* le connaissait bien maintenant. Comment avait-*elle* put ne pas le remarquer avant? Il lui avait fallu tomber malade, souffrir d'une faiblesse et qu'il soit là, présent, attentif, veillant sur sa santé. Epris peut-être. Amoureux sans doute. Cela devenait une évidence. Il n'en avait jamais parlé, n'avait jamais sous-entendu le moindre sentiment pour *elle*. Ne s'était jamais confié sur ce plan-là. Mais cela crevait les yeux les plus clos.

Et *elle*? Où en était-*elle*? *Elle* ne ressentait plus le besoin de prendre des amants depuis qu'*elle* partageait ses après-midi, parfois ses soirées avec lui.

Alors l'évidence la frappa avec la netteté d'un lever de soleil. L'aube s'éclaircissait sur ses sentiments. Il lui avait fait ouvrir

les yeux sur le monde, mais *elle* était restée aveugle à ses propres sentiments.

Le lendemain, ils se revirent comme presque tous les jours. Il venait de terminer sa tournée de collecteur de détritus, *elle* finissait d'aérer un auteur russe. Ils s'étaient donné rendez-vous dans le vaste parc, sur le petit banc sous le noyer qui faisait face à la douce fontaine. *Elle* n'osa pas parler de sa découverte de la veille. Il remarqua tout de même un changement dans sa physionomie. Quelque chose de différent mais il ne put dire quoi exactement.

Elle avait compris maintenant qu'*elle* le voyait tout en couleurs, mieux qu'il ne lui aurait apparu avant la chute des étoiles si *elle* avait été capable de le remarquer, invisible qu'il était à ses yeux parmi la multitude.

Ils parlèrent peu cette après-midi là. Leurs échanges se passaient de vocabulaire.

Elle l'invita à dîner. Il ne fut pas surpris, cela arrivait souvent. Il mettait un point d'honneur à bien se vêtir à chaque invitation. Cela ne devait pas devenir une habitude. Les moments passés avec *elle* étaient uniques même s'ils se multipliaient. Il ne fallait pas, au grand jamais, que la routine vienne ternir les couleurs qui l'enveloppaient bien nettement maintenant.

Elle ouvrit la porte et, aussitôt, un bouquet de parfums emplit le nez de Piero. Il la suivit jusqu'au salon où une table avait été dressée, recouverte d'une belle nappe d'un blanc éclatant. Il fut étonné de ce cérémonial, moins cependant que sa tenue à *elle*.

Elle portait, non *elle* exhibait plus exactement, une robe à volants qu'il imagina dans les teintes mauves, roses et violettes. Il lui en fit le compliment tandis qu'*elle* virevoltait comme une danseuse pour lui en montrer tous les reflets. Cependant, ce n'étaient que plusieurs nuances de gris superposés.

Le dîner fut un délice, comme d'habitude, mais il lui semblait que quelque chose de nouveau s'était invité à leur table.

Son regard.

Elle le regardait différemment. Il en était à peu près sûr maintenant.

Ils n'échangèrent guère plus de mots que d'ordinaire lorsqu'ils savouraient à leur manière ce repas de fête, en appréciant chaque bouchée. Cependant, ce soir, les mots étaient différents et, surtout, prononcés d'une nouvelle façon. Les intonations se faisaient plus intimes, plus chaleureuses. Les mots devenaient des caresses.

Elle apporta le dessert. Un vrai baba au rhum fait maison. Le biscuit était tendrement imprégné d'alcool, à ce point moelleux qu'il fondait sous la dent. Les effluves du spiritueux enivraient gentiment leur appendices nasaux. La crème, à base de mascarpone, était d'une légèreté digne d'un cirrus dans un ciel d'été. Ils souriaient de contentement.

Il faisait si doux qu'ils préférèrent s'installer sur l'étroit balcon plutôt que faire face à la cheminée qui ne proposait, de toute façon, pas le moindre feu.

Ils regardaient la profondeur des cieux par delà les toits ternes de la cité. Il se rappela ses nuits à attendre le lever de son amie la lune. Des nuits baignées de la lumière des étoiles, se reflétant sur les toits luisants. Une nostalgie noya son âme tandis que son cœur battait à tout rompre. Le moment était des plus romantiques.

Il y eut une connexion neuronale soudaine qui en déclencha d'autres, en chaîne. Une pensée venait de naître dans son cerveau. Aussitôt des dizaines de muscles se mirent en mouvement. Il écarta sa main gauche de son flanc et ses doigts trouvèrent comme une évidence, sa main droite à *elle*.

Il sentit frémir sa paume fraîche mais *elle* ne tourna pas la tête. *Elle* continuait à fixer un point invisible par delà les toits blafards.

En se concentrant, il aurait pu sentir une nette accélération de son pouls, percevoir une élévation de sa température corporelle de quelques dixièmes. Mais son esprit était trop accaparé par d'étranges et nouvelles émotions qui brouillaient tous ses sens. Cela était nouveau. Il n'avait jamais ressenti pareille explosion de sensations. A cet instant, il n'était plus lui-même.

Son cerveau avait fait le premier pas, maintenant il se laissait conduire par son seul cœur.

Dans un mouvement fluide, tout son corps pivota et se pencha sans perdre l'équilibre. Tout semblait coordonné par une force supérieure à laquelle il ne pouvait se soustraire. Cela eut pour conséquence que son visage se rapprocha de celui d'*elle* qui continuait de feindre l'indifférence.

Là, sur cette petite terrasse, devant l'obscurité totale d'une nuit profonde, leurs deux visages se frôlaient. Leurs lèvres s'attiraient comme si elles s'étaient reconnues, comme si elles se retrouvaient après une séparation glaciale. Piero se laissait guider par une audace inattendue. Il pressa ses lèvres sur les siennes aussi délicatement que le battement d'ailes du plus fin des papillons. Il ressentit alors une douceur l'envahir comme un sommeil vient clôturer la plus belle journée de votre vie. Et juste après la tendre pression de sa main à *elle* qui venait se plaquer sur sa nuque.

Ce baiser était le premier qu'il échangeait de toute sa vie.

D'une certaine façon, c'était aussi le premier pour *elle*, tellement il était si différent de tous ceux accordés ou volés qu'*elle* avait reçu dans sa courte vie. Il annulait toutes les erreurs sentimentales du passé. Il remettait les compteurs à zéro. Il la lavait de toutes les salissures qu'*elle* avait subie, qu'*elle* s'était imposée dans son errance amoureuse. *Elle* redevenait pure et innocente.

Dans l'obscurité de la nuit, *elle* le voyait maintenant tout en couleurs, devinait la moindre nuance de sa peau, le brun noisette de ses yeux où se reflétait une étincelle. *Elle* tourna la tête.

Dans l'immensité du ciel ténébreux, une étoile venait de s'allumer.

